

CONTEUSE D'ÂMES

Mémoires de vies passées



Elisabeth Lailier

CONTEUSE D'ÂMES

Mémoires de vies passées

Elisabeth Lailier

Médium · Magnétiseuse

Propriano, Corse

SOMMAIRE

1. Les Larmes d'une Terre · 7
2. La Flaque · 10
3. La Gardienne du Village · 15
4. Le Cadeau du Ciel · 19
5. Libre · 23
6. Wanipi · 27
7. La Musicienne · 31
8. Imdié · 36
9. Tiffany · 40
10. Ces Amours Sans Lendemain · 44
11. Les Portes Dorées · 47
12. L'Autre Côté du Rite · 50
13. Le Prince Banni · 53
14. Ce que le Chef savait · 56
15. Les Frères d'Armes · 59
16. La Corvée d'Eau · 62
17. L'Envol · 66
18. Etva · 69
19. Le Petit Charmeur · 74
20. La Voix Perdue · 78
21. L'Intouchable · 82
22. Achille · 86
23. La Capitaine · 90
24. Le Dernier Je t'aime · 93
25. Les Bûchers de l'Hiver · 96
26. Le Collecteur · 99

INTRODUCTION

Je suis née médium, comme nous tous. Ce n'est ni un don ni un pouvoir, même si les mots manquent parfois pour dire autrement. C'est une compétence, comme une autre, qui existe en chacun à des degrés différents. Certains naissent avec une oreille pour la musique, d'autres avec un corps fait pour le sport. Moi, sans le savoir, je portais celle-ci. J'étais simplement endormie, de ce côté-là.

Je suis Elisabeth. Fille d'une mère thaïlandaise et d'un père français, née en 1979, quelque part entre deux cultures, deux langues, deux façons de voir le monde. Une vie partagée entre la France et la Thaïlande, des voyages, des racines multiples, et cette intuition diffuse que j'ai longtemps appelée "sensibilité" parce que je ne savais pas lui donner d'autre nom.

Le premier signe est venu à dix ans.

Tonton Praneet, un oncle de cœur qui vivait près de Bangkok, m'avait emmenée visiter un grand parc. Je ne savais pas où nous allions. C'était notre dernière journée avant mon retour en France. Et là, sans raison apparente, j'ai été submergée par des larmes que je ne comprenais pas, une tristesse immense qui ne m'appartenait pas. Ma mère m'a expliqué plus tard que cet endroit avait été le théâtre d'une guerre, des milliers de morts, une terre saturée de souffrance.

J'avais dix ans. Je ne savais pas encore que la terre parle. Que certains d'entre nous, sans le chercher, entendent.

Mais ce jour-là à Kanchanaburi, quelque chose s'est ouvert.

Des années ont passé. Une vie s'est construite, une famille, un travail, un quotidien. Et cette sensibilité que je portais sans le savoir restait enfouie, patiente.

Jusqu'en 2013.

Une collègue m'a donné les coordonnées d'une médium, Virginie, près de Nay. Je voulais changer de travail, j'avais peur de sauter dans le vide, j'avais besoin de quelque chose. Je ne savais pas exactement quoi. J'y suis allée

avec les photos de ma grand-mère thaïlandaise et de mon grand-père français, tous deux décédés.

Dès le début de la séance, Virginie a dit en rouspétant un peu : « J'ai ta grand-mère avec moi. Elle n'est pas contente. Qu'est-ce que tu fais ? »

Je lui ai expliqué ma petite activité de créatrice de bijoux, des graines exotiques percées, lustrées, montées sur macramé. Je me défendais bien, je n'étais pas fainéante.

Elle a secoué la tête. « Non. Qu'est-ce que tu fais avec tes mains ? Il faut que tu soignes. On a ça dans la famille thaïlandaise. Demande à ta mère, elle te dira. »

Je suis rentrée convaincue que cette femme était complètement folle. Jamais plus je ne retournerais voir des gens aussi bizarres.

Et puis j'ai appelé chez mes parents.

Papa a décroché. Je lui ai raconté. Il ne comprenait rien et m'a passé maman. Je lui ai posé la question : Koun Yaï, grand-mère en thaïlandais, soignait, en Thaïlande ? « Oui. » Il y a le don dans la famille ? « Oui. » Pourquoi elle n'en avait jamais parlé ? « Je n'ai pas touché à ça. » Peur, peut-être. Et puis, il y avait une sœur. Une de ses sœurs qui pratiquait. Une femme que je n'avais jamais vue, ni croisée, ni même aperçue en photo.

Nous avons préparé un voyage en Thaïlande pour aller la rencontrer, et aussi faire découvrir la Thaïlande à ma famille, mon fils.

Pendant ce temps, je me suis mise à chercher des formations en magnétisme. J'ai découvert le Reiki, le magnétisme français. En faisant les premiers exercices, j'ai senti la chaleur dans mes mains. J'ai senti que je faisais du bien aux gens autour de moi, les collègues, les proches.

Un départ dans le magnétisme. Puis dans le spirituel. Autrement que dans les livres.

Depuis, le chemin n'a pas été linéaire. Il ne l'est jamais.

Des formations, auprès de professeurs anglais, brésiliens et français. Du magnétisme, du quantique, de la médiumnité. Des cercles, des groupes,

des pratiques qui se sont accumulées et affinées avec les années. Et toutes ces rencontres qui rassurent, qui ouvrent encore d'autres portes, qui révèlent encore d'autres mondes.

Et puis un jour, les voyages.

Ces expériences où, après quelques exercices de respiration et de visualisation, en état second, on ferme les yeux, on laisse venir, et on reçoit des images d'autres temps, d'autres lieux, d'autres vies. Des fragments de mémoire qui ne sont pas les nôtres. Ou si, mais d'une vie antérieure dont on ne savait rien.

Je doute encore, parfois. Je me demande si j'imagine, si j'ai trop lu, si mon mental construit des histoires. C'est ce doute-là, justement, qui fait la qualité de ce travail. Il me garde honnête, humble, à l'écoute. Chacun trouve son chemin vers ce qui lui parle, et le mien passe par cette question perpétuelle.

Mais au fil des voyages, quelque chose s'est imposé. Des recoupements historiques que je n'aurais pas pu inventer. Des synchronicités trop précises pour être du hasard. Des confirmations qui ont peu à peu rassuré mon mental, le même mental qui rouspète et cherche des explications rationnelles à tout.

Je vous préviens aussi : ces récits ne sont pas tous joyeux. Certains parlent de perte, de violence, d'injustice. C'est la vie, dans toute sa vérité, pas un conte pour s'endormir. Mais chacun porte, quelque part, une lumière.

Ce recueil est né de ces voyages.

Les histoires que vous allez lire ne sont pas des romans. Ce ne sont pas non plus des vérités scientifiques prouvables. Ce sont des mémoires, au sens littéral du terme. Des souvenirs d'âme, reçus en méditation, retranscrits avec le plus d'honnêteté possible.

Certains récits sont les miens, des vies que j'ai peut-être vécues, des blessures que mon corps porte encore aujourd'hui sans en connaître l'origine. D'autres ont été reçus pour des amies, pour des clientes, des clients, avec leur accord, dans le respect de leur confidentialité.

Je ne vous demande pas d'y croire. Je vous demande juste d'ouvrir un peu, comme on entrouvre une porte sur un monde qu'on ne connaît pas encore.

Parce que c'est pour ça que j'ai écrit ce livre.

Pour donner les étoiles dans les yeux. Pour montrer qu'il y a quelque chose au-delà de ce qu'on voit, au-delà de cette vie-ci, qui mérite d'être regardé.

Et peut-être même, pour certains d'entre vous, quelque chose qui résonnera.

CHAPITRE 1 : LES LARMES D'UNE TERRE

Thaïlande, 1989



J'avais dix ans.

Ma mère et moi étions en Thaïlande, accueillies par un oncle de cœur qui vivait près de Bangkok, Tonton Praneet. Un jour, il m'a emmenée avec lui à Kanchanaburi, visiter le pont de la rivière Kwai. Juste lui et moi. Une de ces journées précieuses entre un enfant et un adulte qu'on aime, sans les mots qui comptent vraiment, Tonton Praneet ne parlait pas français, et moi je ne parlais pas thaï. Mais il y avait quelque chose entre nous qui n'avait pas besoin de traduction.

Je ne savais pas encore ce que ce nom portait. Je ne savais pas ce que cette terre avait bu.

Je me souviens d'un espace ouvert, assez nu. Peu d'arbres. Une lumière plate. Rien de particulièrement sombre à première vue. Rien qui aurait pu expliquer ce qui allait arriver.

Et puis quelque chose s'est ouvert.

Pas en moi, sous mes pieds. Autour de moi. Dans l'air même que je respirais.

Une tristesse immense, écrasante, est arrivée d'un coup, comme une vague qui ne demande pas la permission. Puis une autre. Et une autre encore. Des

émotions qui n'étaient pas les miennes, qui ne pouvaient pas être les miennes, mais que je portais dans mon corps d'enfant comme si elles l'avaient toujours été.

J'étais inconsolable.

Des larmes que je ne comprenais pas, pour une douleur que je ne connaissais pas, sur une terre dont je ne savais rien. Tonton Praneet ne pouvait pas m'accompagner dans ma peine, pas de mots communs, pas de pont entre nos langues pour traverser ce moment. Je le voyais désespéré, impuissant face à mes larmes.

C'est ma mère qui m'a expliqué, plus tard. Simplement, avec les mots qu'on donne aux enfants : Tonton Praneet m'avait emmenée dans un endroit où beaucoup de gens étaient morts. C'était suffisant pour que quelque chose en moi comprenne, sans comprendre vraiment.

Les détails, l'histoire, les dizaines de milliers de prisonniers, la voie ferrée de la mort, les seize mille soldats alliés morts d'épuisement et de brutalité, tout cela, je l'ai appris bien plus tard. Adulte. Avec des mots d'adulte pour une douleur que j'avais ressentie enfant, sans aucun mot.

La terre, elle, n'avait pas oublié. Elle portait encore tout, chaque cri, chaque agonie, chaque âme arrachée trop tôt, dans ses couches invisibles.

Et moi, sans le savoir, sans qu'on me l'ait appris, sans que personne ne m'ait dit que c'était possible, je l'avais reçu.

Je ne savais pas encore que cela avait un nom.

Je ne savais pas que des années plus tard, je travaillerais avec des âmes, des corps, des mémoires enfouies. Je ne savais pas que je visiterais les Bibliothèques Akashiques, que je percevrais des vies entières dans le silence d'une méditation.

À dix ans, sur ce pont thaïlandais, je savais juste une chose, que la terre parle. Que les endroits gardent la mémoire de ce qu'ils ont vécu. Et que certains d'entre nous, sans le chercher, sans le vouloir, entendent.

C'était le début. Je ne le savais pas encore.



CHAPITRE 2 : LA FLAQUE

2020 - Ce qui n'était pas un rêve



Il y a des nuits qui ne ressemblent pas aux autres.

Pas par leur contenu, les rêves ordinaires ont aussi leurs images étranges, leurs décors improbables, leurs personnages sans logique. Non. Celles-là se distinguent autrement. Par leur texture. Par la façon dont on s'en souvient au réveil, trop nette, trop cohérente, trop réelle pour avoir été inventée par un cerveau endormi.

Cette nuit-là était une de celles-là.

Je le savais en me réveillant. Je le sais encore maintenant.

C'était une période de transition dans ma vie, un de ces moments charnières où quelque chose cherche à se terminer et autre chose à commencer, sans qu'on sache encore exactement quoi. Une envie de changement d'environnement, de nouveautés, de vie différente. Quelque chose qui bougeait en dessous, sourdement, avant même que je puisse le nommer.

Je n'étais pas encore dans ma pratique de médium. Je touchais au magnétisme, les premiers effleurements d'un chemin que je ne mesurais pas encore. Les voyages, les méditations profondes, les Bibliothèques Akashiques, tout ça était encore loin devant moi.

Et pourtant, cette nuit-là, je suis partie.

D'abord, la flaque.

Horizontale. Suspendue dans l'espace comme quelque chose qui ne devrait pas être là, une nappe d'eau entre 1m50 et 2 mètres de large, à peu près plate, légèrement sombre. Pas menaçante. Juste là. Réelle d'une façon que les rêves ordinaires n'ont pas.

Je l'ai traversée.

Pas autour, pas dessous, à travers. Elle était au-dessus de moi pendant la traversée, puis en dessous de moi de l'autre côté. Comme passer à travers un voile liquide qui sépare deux états du monde. Pas de résistance. Pas de peur. Juste le passage.

De l'autre côté, une grotte.

Et dans cette grotte, elles.

D'autres Elisabeth.

Treize, quinze peut-être, je n'ai pas compté avec précision, le nombre ne semblait pas être le point. Elles n'avaient pas toutes mon prénom. Mais nous étions liées, d'une façon évidente, immédiate, qui n'avait pas besoin d'explication. Comme si l'évidence elle-même était le seul langage dont nous avions besoin.

Certaines me ressemblaient, un air de famille, quelque chose dans les yeux ou dans la façon de tenir le corps. D'autres moins, peut-être à cause de la généalogie de leurs vies, ou des tourments qui les avaient façonnées différemment. Les mêmes traits de base, mais modelés autrement par ce qu'elles avaient traversé.

Il y en avait de sauvages, tatouées, griffées, portant des peaux de bêtes, quelque chose d'animal et de libre dans leur façon d'être là. D'autres sophistiquées, élégantes, comme venues d'une époque ou d'un milieu très différent. D'autres encore que je ne savais pas comment lire, une opacité douce, un mystère que je n'ai pas cherché à forcer.

Certaines étaient joyeuses. D'autres portaient quelque chose d'aigri, de durci par les années ou les épreuves. D'autres encore étaient peureuses, recroquevillées dans une prudence que je reconnaissais, que je comprenais.

Et d'autres, les plus lumineuses peut-être, semblaient galactiques. Comme si leurs vies s'étaient déroulées dans des dimensions que je n'avais pas encore effleurées.

C'était un rendez-vous.

Pas un hasard, pas une rencontre fortuite, un rendez-vous. Prévu. Attendu. Un point d'étape entre versions de la même âme qui progressent en parallèle dans leurs mondes respectifs, leurs vies respectives, leurs corps respectifs.

On regardait ensemble où en était chacune.

Les avancées. Les retards. Les décalages. Celle qui avait franchi une étape difficile et pouvait en témoigner pour les autres. Celle qui traversait quelque chose de rude et recevait le soutien de celles qui étaient passées par là avant elle, ou qui passeraient après.

On se rassurait. On riait parfois. On se remontait le moral, des pertes, des deuils, des épreuves que certaines portaient encore fraîches. Celles qui étaient un peu en avance donnaient des indices, des signaux, pas des certitudes, plutôt des repères. Ça va avancer. Tiens bon. Ce n'est pas la fin.

Pour moi, ni en avance, ni en retard. Alignée, quelque part dans le groupe. Mais je m'empêchais certaines avancées. Je le sentais dans ce rendez-vous, pas un reproche des autres, plutôt une observation douce, comme un miroir tendu avec bienveillance. Tu pourrais aller un peu plus loin. Qu'est-ce qui t'en empêche ?

Je n'ai pas répondu ce soir-là. Mais la question est restée.

Et puis les au revoir.

Mélancoliques, le mot juste. Cette pause hors du temps allait se terminer. Chacune allait retourner dans sa vie, son corps, son monde. Et la prochaine

fois, il n'était pas certain que toutes seraient là. Certaines auraient peut-être terminé leur chemin. D'autres n'auraient peut-être pas encore rejoint la grotte.

Cette appréhension douce, pas de la tristesse vraiment, plutôt la conscience aiguë de quelque chose de précieux et d'éphémère.

On est liées. On se retrouve de toutes façons.

C'est ce qu'on se disait. Pas pour se consoler, parce que c'était vrai.

Je me suis réveillée troublée.

Pas effrayée. Troublée par la densité de tout ça, les détails trop nets, les visages trop présents, la cohérence trop parfaite pour avoir été construite par un cerveau endormi. Et cette info qui s'est posée immédiatement, claire et sans discussion : ce n'était pas un rêve.

Avec le recul, je comprends ce que ce rendez-vous portait.

Une confirmation, que je n'étais pas seule dans ce chemin. Que d'autres versions de moi le parcouraient aussi, à leur façon, dans leurs mondes. Que ce que je vivais avait un sens dans un cadre plus vaste que cette seule vie.

Une invitation, à ne plus m'empêcher certaines avancées. À franchir les étapes que j'avais devant moi sans me retenir.

Et peut-être aussi, un signe d'appartenance. À quelque chose de plus grand que moi. Une famille d'âme qui n'a pas besoin de se voir pour être liée.

On est liées. On se retrouve de toutes façons.

Je crois à cela maintenant. Plus que jamais.



CHAPITRE 3 : LA GARDIENNE DU VILLAGE

2025 · Psychographie



Ce n'était pas un voyage akashique comme les autres.

C'était un cours. Une méditation guidée par mon professeur brésilien. Et dans cet espace ouvert entre les mondes, une âme est venue se poser, cherchant peut-être à être entendue, à transmettre quelque chose avant de pouvoir continuer son chemin.

Je l'ai reçue. J'ai écouté.

Elle était la dernière.

Une grand-mère du peuple Yao, ces femmes de Chine du Sud, du Guangxi, dont les cheveux noirs lisses et interminables sont connus dans le monde entier. Les siens étaient noués sur le haut du front selon la tradition des femmes mariées qui ont eu des enfants, cette coiffure étrange et solennelle, chargée de sens, qui portait toute une vie en elle. Des bijoux turquoise et corail orange à ses oreilles, à ses poignets. Une tenue sombre, sobre. Le vêtement de quelqu'un qui ne cherche pas à être vu, mais à tenir debout.

Elle vivait dans un village de montagne. Quelque part dans les hauteurs verdoyantes du Guangxi, ces paysages où l'eau cristalline chante sous les rochers, où la nature est généreuse pour qui sait où chercher et comment faire.

Elle les connaissait tous.

Mais le village s'était vidé.

Petit à petit, les jeunes étaient partis vers les villes, cherchant du travail, une autre vie, un autre monde. Ils n'étaient pas revenus. Les maisons s'étaient tues, les feux s'étaient éteints. Et elle était restée, seule gardienne d'un lieu qui n'existait plus que par sa présence.

Elle avait des petits-enfants, des arrière-petits-enfants. Si loin d'ici. Elle le savait, ce monde n'était pas attractif pour les jeunes. C'était dommage. C'était ainsi.

Alors elle priait.

Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, année après année. Les rituels de la montagne, les feux préparés avec soin, les offrandes disposées pour les esprits des lieux, les gestes anciens transmis depuis des générations et qu'elle était peut-être la seule à connaître encore. Elle priait pour que le village revive. Elle ne lâchait pas.

Et un jour, deux jeunes sont arrivés.

La peau blanche, les cheveux clairs. Des Européens, nordiques peut-être, Norvégiens. Le regard émerveillé de ceux qui découvrent quelque chose qu'ils n'ont jamais imaginé possible.

Les échanges verbaux étaient difficiles, des langues sans passerelle, des mots qui se perdaient. Mais les sourires étaient là. Les rires aussi. Et cette curiosité bienveillante, ce respect dans leurs gestes, cette façon de regarder la grand-mère comme une source et non comme une curiosité.

Ils la suivaient partout. Une caméra, des appareils photo, pour garder ses gestes, ses rituels, ses connaissances. Ces moments étaient riches d'enseignement et d'émotions.

Ils ont retapé une petite habitation dans le village, près d'elle, comme des voisins. Ils ont vécu plusieurs mois. La vie a repris, douce et tranquille. Ils ont appris les rudiments de la langue. Les échanges sont devenus plus riches, plus profonds.

Et puis leurs affaires ont commencé à être préparées.

Une atmosphère nostalgique planait dans l'air. La grand-mère a préparé des encas pour leur longue route, et des remèdes de la montagne, ses plantes, ses mélanges. Son cadeau de départ. Eux ont laissé quelques affaires personnelles dans leur maison, comme une promesse silencieuse.

Ils sont revenus. Quelques mois plus tard. Et cette fois, ils n'étaient pas seuls. D'autres jeunes les accompagnaient.

Le village revivait.

C'était beau.

La grand-mère a regardé autour d'elle. Les feux, les voix, les rires dans les ruelles qu'elle avait cru perdues pour toujours.

Sa prière avait été entendue.

Elle pouvait partir en paix maintenant.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Cette psychographie dit quelque chose d'universel, la transmission ne meurt pas si quelqu'un tend la main au bon moment. Une prière tenue avec patience, sans certitude d'être exaucée, peut traverser les années et finir par trouver sa réponse, parfois par un chemin que personne n'aurait pu prévoir.

CHAPITRE 4 : LE CADEAU DU CIEL

Amérique du Nord



Un rapace vole dans le ciel, le dessus de la tête brun. Une harpie, peut-être, un esprit ailé qui veille sur les terres du Nord.

Le peuple vit là, emmitouflé dans des peaux claires, entre tentes de peau de bête et neige qui s'étend à perte de vue. Au camp, on prépare la prochaine chasse : la taille des outils, l'affûtage des pointes, le rangement méticuleux. Un redoux s'annonce, il faut en profiter, saisir la fenêtre que le ciel accorde.

Les hommes décident d'emmener les jeunes avec eux. C'est ainsi que l'on transmet : pas seulement par la parole, mais par le froid partagé, par la fatigue commune, par l'échec traversé ensemble. Il faut se coucher tôt, la nuit sera courte. Après un repas de viande crue, le départ.

Trois jeunes, trois adultes. Les jeunes ouvrent la marche, guidés par les traces laissées dans la neige. La marche est longue, vaine. On décide de percer un trou dans la glace, d'essayer la pêche, les jeunes toujours devant, mettant en pratique ce qu'ils n'ont appris qu'en théorie.

Deux adultes discutent entre eux, ralentissant le groupe sans s'en rendre compte. Le troisième les rappelle à l'ordre : laisser les jeunes aller trop vite, c'est leur montrer qu'ils ont encore beaucoup à apprendre des anciens. La précipitation ne pardonne pas, ici. Le trou est percé trop vite. L'attente commence, et avec elle, l'impatience.

Au loin, des nuages se massent. Il faut penser au retour. Les adultes reprennent la main : ils retaillent le trou, réajustent les hameçons avec le soin que seule l'expérience enseigne. Mais la patience, ce jour-là, refuse de s'installer. On décide de rentrer bredouilles, mais en sécurité. C'est ce qui compte, toujours.

Le silence des jeunes trahit leur déception. Mais quelque chose s'est gravé en eux : le geste juste des anciens, leur calme face à l'échec. Cela, ils le mettront en pratique dès demain. Pour l'instant, rentrer les mains vides ne rend personne fier.

Le vent se lève. Le camp, minuscule au loin, semble presque hors de portée. La tempête approche, il faut se hâter. La fatigue pèse sur chacun.

Puis, un rapace passe au-dessus d'eux. Une bourrasque le déséquilibre, sa proie lui échappe, tombe des serres, s'écrase dans la neige à une dizaine de mètres du groupe. Un phoque gris.

Les jeunes, ravis, retrouvent d'un coup toute leur énergie et courent le récupérer.

Un cadeau tombé du ciel, littéralement. Gratitude envers cet esprit ailé qui, sans le vouloir peut-être, ou peut-être en le voulant justement, a offert au groupe ce que la glace leur avait refusé. Merci à Mère Terre. Merci à Père Étoilé.

Cette nuit-là, après un repas mérité et un sommeil profond, les jeunes reprennent leur pratique, sérieusement, cette fois, avec les gestes justes des anciens gravés en eux.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce voyage parle de patience, celle qui s'apprend, et celle qui se reçoit malgré soi. Les jeunes voulaient réussir par leurs propres moyens, prouver leur valeur. L'échec de la pêche n'était pas un manque de talent, mais une leçon d'humilité : certaines choses ne se forcent pas, même avec la meilleure volonté du monde.

Et puis il y a eu ce cadeau inattendu, tombé littéralement du ciel, à l'instant où le groupe rentrait fatigué, les mains vides, sans fierté. Ce n'est pas un hasard si l'abondance est arrivée après que chacun ait accepté de renoncer, d'admettre la défaite avec dignité plutôt que de s'entêter dans l'orgueil.

C'est peut-être là le message pour aujourd'hui : la persévérance a sa place, mais l'univers récompense aussi ceux qui savent lâcher prise au bon moment, faire confiance, et reconnaître les cadeaux, même ceux qui n'arrivent pas de la manière attendue.

CHAPITRE 5 : LIBRE

États-Unis · Vers 1900



Elle a vingt ans, un chapeau de paille, un bermuda en jean délavé et une tige d'herbe entre les dents. Assise au bord d'un étang, elle regarde les poissons glisser sous la surface tandis que le soir tombe doucement, un vent frais d'été, le chant des grenouilles, ce genre de moment simple qui n'appartient qu'à elle.

Elle sait que ce genre de moments va bientôt disparaître.

Son mariage arrangé approche à grands pas. Moins de deux semaines de tranquillité. Le futur époux est mignon, dit-on, mais ennuyeux. Pas drôle. Pas bavard, timide, issu d'une famille hyper-catholique qui attend d'elle exactement ce qu'on attend de toutes les femmes de sa génération : le silence, l'obéissance, les enfants qui s'enchaînent, les robes bien coupées, les repas bien présentés, la maison bien tenue.

Elle n'en veut pas. Pas d'un mot de tout cela.

Ce qu'elle veut brûle en elle, littéralement, elle brûle de désir, de légèreté, d'expérience. Elle brûle de liberté, de rencontres, de plaisir, d'amusement, de découverte. Elle brûle de vivre dans son corps, d'aimer sans contrainte. Une flamme qu'aucune robe de mariée ne pourra jamais éteindre.

Elle a tout envisagé, tout pesé. Patienter pour un divorce ? Mal vu, humiliant, lent. Trouver un autre prétendant en vitesse ? Presque

impossible. Partir avec une autre femme ? On lui rirait au nez. Partir seule ? Terriblement dangereux pour une femme de son époque. Entrer dans les ordres, épouser le Seigneur plutôt qu'un homme ? Elle n'a pas assez de foi pour maintenir la supercherie longtemps, on la démasquerait vite.

Alors elle a trouvé sa propre solution. En secret, elle calcule son coup. Elle s'entraîne, discrètement, un muscle à la fois, doucement, mais sûrement, elle bâtit la force dont elle aura besoin. Et pour ne rien laisser paraître, elle redouble d'insupportable : aussi casse-pieds que d'habitude, exactement comme on s'y attend d'elle. Personne ne soupçonne rien.

Le mariage a lieu dans deux jours. Sa robe de noces attend dans sa chambre, vaporeuse, magnifique, et tellement, tellement pas elle. Pendant ce temps, ses vraies affaires sont déjà prêtes, cachées. Des victuailles rassemblées pour la route.

Demain matin, avant l'aube, tout bascule.

D'une main sûre, elle attrape les ciseaux et coupe ses cheveux longs et blonds, d'un geste net, définitif. Elle sort ses vêtements dissimulés, attrape son casse-croûte. Elle se retourne une dernière fois vers la maison qui l'a vue grandir.

Ciao, la famille.

À moi, ma liberté de vivre pleinement ce que je veux, à commencer par la navigation.

Les équipages recrutent. Personne ne la cherchera sur les bateaux, cuisine, ménage, peu importe la tâche. Ce qui compte, c'est le large. Ce qui compte, c'est d'être enfin celle qu'elle a toujours été.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce récit parle d'un instant précis que beaucoup portent en silence : celui où continuer à vivre la vie qu'on nous a dessinée deviendrait une trahison de soi plus grande que n'importe quel scandale, n'importe quel jugement, n'importe quel danger.

Cette femme n'a pas fui par caprice. Elle a fui parce que rester aurait signifié mourir un peu chaque jour, dans une robe qui n'était pas la sienne, dans une vie choisie par d'autres. Couper ses cheveux n'était pas un acte de rébellion gratuite, c'était un rite de passage, une façon de se dépouiller de l'image qu'on voulait lui imposer pour révéler ce qui avait toujours été là, en dessous : une femme libre, affamée de vivre.

Si cette vie remonte aujourd'hui à travers la question de vouloir tout plaquer et partir, c'est peut-être que cette même flamme continue de brûler, incarnation après incarnation. Ce n'est pas une fuite qui se répète, c'est une âme qui, une fois qu'elle a goûté à sa propre liberté, ne peut plus jamais complètement s'en détourner.

CHAPITRE 6 : WANIFI

Voyage akashique pour une amie



Amérique du Nord. L'été. Quelque part entre l'Idaho et le Montana, dans les années 1860.

Une rivière claire et vive. Sur ses berges, la forêt dense et odorante de l'Ouest américain, encore intacte, encore sacrée.

Un jeune homme se tient au bord de l'eau. Wanipi.

Une vingtaine d'années. Grand, le regard acéré et doux à la fois. Ses cheveux lisses, brun foncé, longs, tombent librement dans son dos. Au cou, un collier de perles et d'os taillés.

Le village de Wanipi. Des wigwams. Autour, la vie pulsait, des peaux tendues à sécher, de la viande fumée, des baies disposées en rangées ordonnées. C'était l'été, la grande saison de l'abondance.

La terre ici était sacrée. Chaque rivière, chaque pierre dorée au fond de l'eau, tout avait une âme. L'or que l'on trouvait dans le gravier n'était pas une richesse à posséder. C'était le soleil que la terre portait en elle. On ne le prenait pas. On le respectait.

Puis les messages sont arrivés. Des Indiens disparaissaient. Des villages brûlaient. Des hommes blancs remontaient les rivières avec des pioches, pour récupérer cette pierre dorée. La ruée vers l'or avait commencé.

Wanipi était un guerrier. Lors du conseil des anciens, il s'est levé. Il a proposé d'aller seul observer l'homme blanc de près.

Plusieurs jours de marche. Et puis il l'a vu.

Une longue palissade de bois brut. Des hommes blancs s'activaient dans l'eau peu profonde, leurs bacs raclant le fond.

Un soir, il s'est approché de trop près. Une main s'est abattue sur son épaule.

On l'a attaché au centre du campement. Un homme s'est approché, lui a montré une pépite brillante, puis tout ce qui l'entourait, les tentes, les tissus fins, les femmes aux robes colorées.

Donne-nous l'or. Et tout cela peut être à toi.

On lui a donné à boire, une boisson que Wanipi ne connaissait pas. En quelques gorgées, le monde a commencé à tourner.

Il s'est réveillé dans un lit de fortune, recouvert d'un drap de coton fin. Une femme blonde, la même qu'il avait entrevue au bord de la rivière, lui refaisait un pansement à la tête, avec soin et douceur.

Il la trouvait si belle.

Du temps a passé. Elle venait le voir, changeait ses pansements. Entre eux, pas de mots communs, juste des gestes qui n'avaient pas besoin de traduction.

Un matin, Wanipi s'est levé. Il est allé à la rivière. Il a plongé les mains dans l'eau froide, et il a pensé à sa tribu.

La femme blonde. Ce monde aux apparences si faciles. Il a hésité, vraiment hésité.

Mais Wanipi était un guerrier. Et un guerrier connaît la différence entre ce qui brille et ce qui nourrit vraiment.

Sans se retourner, il a pris un autre chemin, et il est rentré chez lui.

Il leur a tout raconté, la palissade, l'or, cette boisson qui rend fou, cette femme aux cheveux dorés, cette facilité trompeuse. Et aussi ce qu'il avait compris : l'homme blanc ne partirait pas. Il reviendrait. Plus nombreux. Plus armés.

Ensemble, ils feraient face. Ils protégeraient leurs terres sacrées.

La terre leur avait tout donné, même cet or qu'ils ne touchaient pas, parce que certaines choses appartiennent à la terre elle-même, pas aux hommes.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Mon amie, pour qui je m'entraînais ce jour-là, m'a confié après coup qu'elle avait toujours été attirée par les Indiens d'Amérique. Depuis toujours, sans savoir pourquoi.

Peut-être qu'elle savait, sans le savoir. Peut-être que Wanipi n'avait jamais vraiment quitté sa rivière.

Certaines vérités prennent du temps à atterrir. Comme l'or dans le fond de la rivière, elles sont là depuis toujours. Il suffit de savoir où regarder.

CHAPITRE 7 : LA MUSICIENNE

2025 · Voyage akashique personnel



Ce voyage, je l'ai fait pour moi.

J'avais une petite santé depuis quelques temps, une fatigue profonde, des saignements, des bobos en tout genre. Mon corps parlait. Je cherchais à comprendre ce qu'il disait.

J'ai fermé les yeux. Et les images sont venues.

Angleterre. Années 1930 peut-être.

Un bus blanc à double niveau s'arrête. Un homme en descend le premier, une trentaine d'années, sportif, une élégance naturelle et désinvolte. Il balaie ses cheveux de la main gauche, un geste habituel, celui de quelqu'un qui sait qu'on le regarde et qui n'y pense plus vraiment. Les photographes sont là, tendant leurs appareils.

C'est un joueur de polo renommé. Anglais. Une célébrité dans son monde.

Derrière lui, une femme descend à son tour.

Japonaise. Un kimono rose, une coiffure traditionnelle soigneusement maintenue. Elle avance timidement, les yeux baissés, pudique devant tout ce bruit et ces flashes. Les photographes l'appellent, ils veulent le couple ensemble. Elle s'approche, incertaine.

Lui prend la situation en main comme le bon capitaine d'équipe qu'il est, il guide, sourit, pose. Elle fait de son mieux.

Le reste de l'équipe descend à son tour, entouré de leurs familles respectives. Ça s'amuse, ça chahute, ça rigole. Une légèreté collective dans laquelle elle ne trouve pas sa place.

On ressent quelque chose de cette femme japonaise, un peu à part, un peu mal. Mal de compréhension, mal du pays, mal de ne pas être elle-même. Mais l'épouse japonaise de ce sportif très connu.

Ces mondanités comme un poisson hors de l'eau. Elle perçoit toujours des regards, moqueurs parfois, condescendants souvent. Elle s'ennuie. Elle est lasse. Sa flamme s'est éteinte petit à petit.

Mais comment en était-elle arrivée là ?

Je remonte dans le temps.

Le Japon. Un théâtre. Une musicienne jouant du koto, cette grande cithare japonaise aux 13 cordes de soie, dont le son cristallin emplît l'espace comme une prière. Elle jouait avec une grâce et une précision qui arrêtaient le souffle.

Lui logeait dans une auberge à deux pas du théâtre. Il l'a entendue. Et il n'a plus pu partir.

Le propriétaire du théâtre les a présentés. Ils ont pris le temps, visité la ville, découvert le pays, ses saveurs, ses silences, ses lumières. Il aimait tout ici. Cette discrétion, ce calme, cette nourriture, cette femme. Et sa musique par-dessus tout.

Son séjour sportif touchait à sa fin. Il n'arrivait pas à partir. Il a lancé les procédures pour un mariage, rallongeant son voyage, restant encore, encore. Ici il était incognito. Juste un homme amoureux dans un pays qui ne le connaissait pas.

Elle a dit oui. Elle a quitté le Japon. Sa famille avait tellement peur de la laisser partir.

L'arrivée en Angleterre.

Tout était différent, les bruits, les odeurs, la nourriture fade et lourde si éloignée de ce qu'elle connaissait. Elle cherchait des alternatives, ne trouvait pas toujours. Elle ne voulait pas inquiéter sa famille au Japon.

Puis son époux avait repris son emploi du temps chargé. Les entraînements, les tournois, les mondanités. Elle se retrouvait seule, dans une maison étrangère, dans un pays qui l'ignorait.

Elle ne jouait plus du koto, l'instrument rangé dans un coin, silencieux.

Faire un bébé dans ce vide, le laisser grandir dans cette froideur, non. Pas encore. Pas comme ça.

Sa flamme s'était éteinte. Dans son cœur et dans son corps, elle le savait.

Et puis un matin, elle a décidé.

Ne pas rentrer au Japon pour cette raison, ce serait un aveu d'échec. Elle allait réussir quelque chose. Et rentrer avec cette réussite.

La musique. Sa passion. Son identité.

Elle a sorti le koto de son coin. L'a accordé lentement, ça faisait si longtemps. Elle a rejoué ses gammes, réentraîné ses doigts. Discrètement d'abord, quand elle était seule. Puis avec plus de confiance. Elle a commencé à composer, de nouvelles mélodies nées de cette vie anglaise, de cet exil, de cette solitude transformée en matière première.

Elle était plus souriante. Elle chantonnait à la maison.

Ce soir-là, son époux avait décidé de rentrer plus tôt.

Il avait quitté l'entraînement, acheté des roses rouges, pris un dîner chez le traiteur. Et en approchant du porche de leur maison, il avait entendu, une mélodie. Sa voix. Le koto.

Il s'était arrêté.

Des larmes avaient glissé sur ses joues. Cette beauté, cette émotion dans cette mélodie, mon Dieu, cela faisait si longtemps. Quelle femme il avait épousée. Et comme il l'avait oubliée.

Il était entré délicatement, les roses à la main, le dîner sous le bras, les yeux brillants.

Elle l'avait vu. Et ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre, en pleurs.

Quelles retrouvailles.

Ils avaient parlé toute la nuit. De leurs projets. De ce qu'ils voulaient vraiment.

Il avait pris sa retraite de joueur. S'était installé comme coach. Et il avait accompagné son épouse dans son monde musical à elle, ses enregistrements, ses concerts, ses compositions. C'était elle qui était mise en avant maintenant.

Un petit garçon était né deux ans après. Une petite fille deux années suivantes.

Ils étaient heureux.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

En revenant de ce voyage, j'ai pensé à moi. À cette période où mon corps parlait, la fatigue, les saignements, les bobos en tout genre. Le corps qui dit ce que l'âme n'arrive plus à taire.

Coupée de mon énergie. Coupée de mon moi. Comme cette femme japonaise qui avait rangé son koto dans un coin et cessé de jouer.

Ce voyage m'a montré ce que je savais déjà quelque part, qu'il fallait ressortir l'instrument. Retrouver sa musique. Retrouver soi.

CHAPITRE 8 : IMDIÉ

2024 · Inde



Ce voyage, je l'ai fait pour comprendre la relation d'une amie avec son mari, ce lien particulier entre eux, ses nuances, ses zones d'ombre et de lumière.

J'ai fermé les yeux. Et les images sont venues.

L'Inde. Une nuit douce et chaude.

Un palais aux murs blancs qui gardent la fraîcheur du soir. Des diya, ces petites lampes à huile en terre cuite que l'on allume pour les cérémonies, posées en rangées le long des couloirs, leurs flammes tremblant dans la brise légère. Des serviteurs qui s'affairent, des musiciens qui accordent leurs instruments. Le palais tout entier se prépare. Le Maharaja sera là ce soir.

Dans une pièce à l'écart du mouvement, une femme attend.

Imdiénarati. Surnommée Imdié.

Une quarantaine d'années. Une tenue traditionnelle orange, vive comme une flamme dans la nuit qui arrive. De l'or partout, sur le nez, aux oreilles, aux poignets, aux bras, aux chevilles. Cet or dit quelque chose, pas sa naissance, mais ce qu'elle est devenue. Car Imdié est née d'une caste inférieure. C'est par son talent qu'elle a gravi les marches de ce monde-là.

Elle était une devadasi, ces danseuses et chanteuses qui, depuis des siècles en Inde, dédiaient leur art aux temples et aux cours royales. Des femmes qui n'appartenaient ni tout à fait au monde ordinaire ni tout à fait au monde sacré. Honorées pour leur beauté et leur talent, interdites de mariage traditionnel, elles vivaient dans une ambiguïté permanente, adulées et seules.

Imdié s'entraîne doucement avec ses musiciens. Elle connaît chaque note, chaque mouvement par cœur, mais elle se prépare quand même.

Ce soir, elle sera encore plus belle qu'hier. Et moins belle que demain soir.

C'est son heure.

Le Maharaja est arrivé.

Dans la grande salle du palais, Imdié a commencé à chanter. Puis à danser. Sa voix s'est élevée, cette voix qui envoûte autant que ses gestes, qui dit des choses que les mots ordinaires ne savent pas dire. Les regards des convives se posaient sur elle et ne la quittaient plus.

Bon nombre d'Indiens subjugués par sa beauté. Mais Imdié resterait au palais, pour le plaisir des yeux et des oreilles du Maharaja seul.

Et lui, le maître du domaine, regardait aussi.

Depuis si longtemps, ce jeu entre eux. Leurs yeux se croisent, se décroisent, se cherchent à nouveau. Une attraction que tout interdit, sa caste, son rang, les règles de ce monde, mais qui existe quand même, tenace, réelle, impossible à nier.

Elle chantait jusqu'au petit matin. Elle chantait sa tristesse, ses vœux d'un avenir amoureux, son deuil de n'avoir pas de famille à elle. Elle se confiait dans ses chants, envoyait des messages que seul quelqu'un qui voulait les entendre aurait pu recevoir.

Mais le Maharaja n'a pas entendu. Ou n'a pas pu entendre. La pause artistique lui offrait un refuge dans sa vie stressante de souverain, une respiration, un rêve. Pas une invitation.

Un matin, Imdié était très lasse.

Lasse de cette vie suspendue entre deux mondes. Lasse de chanter ce qu'elle ne pouvait pas dire autrement. Lasse de cette proximité qui ne deviendrait jamais autre chose.

Du haut du palais, elle a regardé le fleuve qui longeait les murs.

Et avant de partir, elle a formulé un vœu.

Qu'une prochaine vie leur permette de se retrouver autrement. Plus proches. Sans cette distance impossible entre eux.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

En revenant de ce voyage, j'ai pensé à eux deux. Je sais qu'il était le Maharaja dans cette vie-là. Et elle, Imdié. Celle qui chantait des messages qu'il n'entendait pas tout à fait.

Le vœu d'Imdié a été partiellement exaucé, ils se sont retrouvés dans cette vie-ci, ensemble. La distance des castes a été effacée. Ils ont construit une vie commune.

Mais certaines choses sont encore là. Lui n'est pas un grand bavard, peut-être que le Maharaja qui n'entendait pas les messages chantés d'Imdié n'a pas encore tout à fait appris à recevoir ce qu'on lui dit sans musique.

Imdié chantait pour être vue. Peut-être qu'elle n'a plus besoin de chanter pour l'être. Peut-être qu'il suffit maintenant de parler. Et d'être entendue.

CHAPITRE 9 : TIFFANY

2025 · Psychographie



Ce n'était pas un voyage akashique comme les autres. C'était un cours. Une méditation guidée par mon professeur brésilien. Et dans cet espace ouvert entre les mondes, une âme est venue se poser, cherchant peut-être à être entendue, à transmettre quelque chose avant de pouvoir continuer son chemin.

Je l'ai reçue. J'ai écouté.

Elle s'appelait Tiffany.

Une vingtaine d'années. Blonde, cheveux longs. Une tenue vert menthe, la couleur de la patineuse qu'elle était, légère et vive comme ses figures sur glace.

Je la vois sur la patinoire. Elle s'entraîne, des sauts précis, des figures rapides, une aisance naturelle dans ce monde de glace et de mouvement. Elle est heureuse. Des championnats se profilent à l'horizon, un niveau supérieur, une ambition qui donne du sens à chaque heure d'entraînement. Elle y croit. Elle travaille. Elle aime ça.

En fin de journée, elle quitte la patinoire avec son amie.

Sur le campus, elles croisent la mascotte, un écureuil, quelqu'un déguisé à l'intérieur d'un costume. Elles rient, se moquent gentiment du personnage et de la personne qui l'incarne. Ce rire léger, insouciant, de fin de journée.

Puis elles traversent la rue.

Sans faire attention. Sans voir la voiture.

Le choc est brutal, violent, sans préambule.

Son amie, sortira de l'hôpital en fauteuil roulant. Elle survivra.

Tiffany, elle, se retrouve sur une table d'opération. Des tuyaux. Des machines qui font bip bip. Des médecins qui font tout ce qu'ils peuvent.

Puis, plus rien. Les médecins ne peuvent plus rien faire.

Et là, quelque chose d'étrange.

Elle tourne. Pas vers le bas, mais pas vers le haut non plus. Elle tourne, entre deux états, sans savoir encore tout à fait où elle est ni ce qui s'est passé.

Et le regret arrive.

Ce petit moment de moquerie, l'écureuil, le garçon dans le costume, revient à elle comme une épine. Pas une faute grave. Juste ce petit manque de bienveillance, cette légèreté cruelle d'un instant, qui pèse maintenant différemment.

Ses parents lui manquent. Sa sœur lui manque.

Elle tourne encore.

Mais elle n'est pas seule.

Les équipes spirituelles sont là, ces présences bienveillantes qui accompagnent les âmes dans leur transition. Elles l'entourent doucement. Elles lui expliquent son nouvel état, ce monde différent qui s'ouvre à elle, comment avancer.

Peu à peu, Tiffany comprend.

Elle n'est plus sur la glace. Mais elle n'est pas perdue non plus.

Elle est accompagnée.

Si un jour ces mots trouvent le chemin de sa famille, voici ce que Tiffany voulait dire :

Elle était heureuse ce jour-là. Elle faisait ce qu'elle aimait. Le rire sur le campus, c'était elle, vivante, légère, insouciante. Elle ne souffre plus. Elle est accompagnée. Et elle vous aime.



✦ **NOTE** ✦

La psychographie est une pratique de médiumnité par laquelle un médium reçoit les messages d'une âme désincarnée, souvent une âme qui n'a pas encore trouvé son chemin vers la lumière et a besoin d'aide pour avancer. Ce récit a été reçu le 25 mars 2025 lors d'un cours de médiumnité. Il n'a pas été cherché, il est venu.

CHAPITRE 10 : CES AMOURS SANS LENDEMAIN

2024 · Voyage akashique



Ce voyage-là est arrivé sans prévenir.

Des images, d'abord. Des flux. Des visages de femmes asiatiques, jeunes pour la plupart, dans la chaleur moite d'un endroit que je ne reconnaissais pas. Des uniformes américains. Des hommes noirs, des hommes blancs, des GI loin de chez eux, dans une guerre qui n'en finissait pas.

Et une femme plus âgée, au centre de tout. La mère du bordel. Celle qui tenait le cadre quand tout pouvait s'effondrer.

Je me sentais observatrice. Et pourtant, en même temps, j'étais l'une d'elles. Pas une en particulier. Toutes à la fois, peut-être.

Des femmes fortes. Chacune dans sa difficulté propre. Enlevées pour certaines. Vendues pour d'autres. Ou simplement arrivées là par les détours imprévisibles d'une existence bousculée par la guerre. Certaines avaient des enfants de ces amours-là, des enfants de deux mondes, nés dans l'entre-deux.

Et puis ce sentiment est venu, net, douloureux, reconnaissable entre mille.

La nostalgie. Ou l'amour perdu.

Celui d'un GI en particulier, peut-être. Une histoire vraie, vécue dans une autre vie. Et puis un matin, il est parti. La guerre l'a repris. Ou l'Amérique. Ou les deux.

Lui est parti. Moi je suis restée.

Et il a bien fallu continuer. Ces amours-là étaient sans lendemain, tout le monde le savait, peut-être même dès le début. Mais ça n'empêchait pas d'y croire, le temps d'une nuit, le temps d'une semaine, le temps que la guerre dure.

La mère du bordel, elle, voyait tout.

Elle savait que la jalousie entre les filles était le vrai ennemi, plus que la guerre dehors. Quand les filles se déchiraient entre elles, l'ambiance devenait venimeuse. Et les clients ne revenaient plus.

Alors elle posait le cadre. Fermement, sans brutalité inutile. Soit on se fait la guerre en interne et c'est une spirale sans fond, soit on se serre les coudes et on traverse ça ensemble.

Ce n'était pas de la tendresse. C'était de la survie collective.

Et les filles, peu à peu, ont repris leur équilibre. Pas par bonheur, par nécessité. Parce que dans une période aussi sombre, la solidarité entre elles était la seule chose qui leur appartenait vraiment.

Ces amours étaient sans lendemain.

Mais elles existaient. Pleinement, intensément, dans l'espace étroit que la guerre leur laissait. Et peut-être que certaines de ces femmes portaient, au fond d'elles, l'idée que quelque chose de ces amours-là survivrait, dans un enfant au visage métissé, dans un souvenir gardé secret, dans une vie future où l'on se retrouverait enfin autrement.

Peut-être que ces amours sans lendemain portaient quand même un lendemain en elles.

Un prénom est remonté pendant cette méditation, Junh.

Je ne sais pas. Je suis restée avec cette question, longtemps après que les images se sont effacées.



CHAPITRE 11 : LES PORTES DORÉES

2024 · Premier voyage dans les Bibliothèques Akashiques



Longtemps, il n'y eut que le noir. L'espace, infini et silencieux, m'enveloppait sans repère ni direction. Puis un enfant est apparu, sept ans, peut-être, le visage encore flou dans cette obscurité, et il m'a emmenée dans son vaisseau spatial. Était-ce mon enfant intérieur venu me chercher pour le voyage ? Je ne saurai jamais vraiment. Il est reparti aussi vite qu'il était venu, me laissant à nouveau seule dans cette nuit cosmique.

C'est alors qu'une présence sombre a traversé l'espace autour de moi, une silhouette qui rappelait les vieux contes, un être qui tournait, passait devant moi, derrière moi, à travers moi, encore et encore, comme s'il nettoyait quelque chose que je ne pouvais pas voir. Un travail invisible, mené avec une étrange efficacité. Puis, son ouvrage achevé, il s'est éloigné.

Et les portes sont apparues. Marron, aux charnières dorées, immenses. Elles se sont ouvertes sur une lumière dorée, studieuse et sacrée, les Bibliothèques. Des voûtes si hautes qu'elles semblaient ne jamais finir. Des sages anciens, vêtus de tuniques marron et or, lisaient et écrivaient dans des livres reliés d'or et de cuir brun, absorbés dans un silence éternel.

Une femme est descendue en voltant vers moi, des boucles dorées et rousses, le sourire lumineux. Un homme doré l'a rejointe, en armure de chevalier, une épée au côté, le gardien du lieu. Je l'ai senti me dire, sans

mots : « Tu es la bienvenue ici, Élisabeth. Mais reste sérieuse, je ne suis jamais bien loin. »

J'ai pensé à mon propre livre. Il est apparu, doré, sonore. Puis j'ai pensé à mes animaux.

Le livre de Ponyo s'est ouvert, la petite mésange charbonnière rescapée, surveillée à l'extérieur à quelques heures de son envol dans le jardin familial. Je l'ai vue voler, se transformer en rouge-gorge doré, venu me faire un signe lumineux.

Les livres de mes deux chattes des Pyrénées se sont ouverts à leur tour, dévoilant de petits films de leur vie de chatons, des fragments tendres que je savais voués à s'effacer de ma mémoire. D'autres livres sont venus à moi sans que j'aie à les chercher, ceux des autres animaux, ceux du lieu, de la nature elle-même. Dans ces bibliothèques, ce sont les livres qui viennent à soi, simplement en y pensant.

Puis un chat blanc est apparu et m'a guidée ailleurs, vers le sous-sol. L'endroit était glauque, sombre, sale. Et pourtant, un message clair m'est venu : il faut aussi de la noirceur pour apprendre. J'y ai aperçu un homme bourru, rude, qui jetait des livres au sol, des histoires, des âmes entières, malmenées sans égard. Cela m'a fait mal de les voir ainsi. Je suis remontée.

Mon livre m'attendait. Une vie s'est ouverte devant moi : plongeur professionnel, en mer, aux côtés d'un collègue. Un requin a surgi et m'a happé la jambe droite, m'entraînant au loin. La douleur était réelle, effroyable. La jambe arrachée, je suis remontée dans une souffrance immense. Mes compagnons m'ont hissée à bord, mais la mort est venue vite, malgré les soins. J'ai refermé le livre, et j'ai senti, comme un écho lointain, cette même douleur dans ma jambe droite, celle-là même qui me faisait souffrir depuis quelques mois dans cette vie-ci. Et qui a quasiment disparu depuis.

À mon retour, les enfants m'attendaient avec la nouvelle. Ponyo était partie cet après-midi-là, vers le monde de l'après-vie. Au moment même où je voyageais.

Avais-je pressenti son départ avant même de rentrer ? Avais-je, dans ce voyage, déjà vu son âme s'envoler, son passage déguisé en signe, un dernier coucou doré avant l'adieu ?

Je crois que oui. Les Bibliothèques Akashiques ne mentent pas. Elles éclairent ce que l'âme porte encore, et parfois, elles nous montrent ce que le cœur n'est pas encore prêt à savoir.



CHAPITRE 12 : L'AUTRE CÔTÉ DU RITE

2020 · Voyage de compréhension



C'est pour une amie que ce voyage a commencé. Elle portait des douleurs dans le bas-ventre depuis longtemps, sans explication médicale claire.

Un panorama chaud et sec s'est déployé devant moi. Au loin, un village, des huttes basses en terre, entourées d'une épaisse palissade. Une tribu hors du temps, quelque part dans les terres sèches d'Afrique subsaharienne.

Dans un coin du village, une dizaine de jeunes filles attendaient. Serrées les unes contre les autres, silencieuses. L'attente de ce qu'on ne peut pas fuir.

De l'intérieur d'une hutte venaient les cris. Des cris de douleur, nets. Et puis le silence. Et puis d'autres cris. Une jeune fille sortait, en pleurs. Puis une autre.

À l'intérieur, un homme et une femme officiaient. Ils perpétuaient un rite ancien, celui que leurs parents leur avaient transmis, et leurs grands-parents avant eux.

Dans le groupe qui attendait, une voix s'est élevée. Une jeune fille, plus déterminée que les autres, a dit à ses compagnes de ne pas pleurer. De ne pas leur donner ce sentiment d'impuissance. Garder la tête haute. *Il y a un dieu qui punira.*

En revenant de ce voyage, quelque chose s'est posé en moi, doucement, mais avec certitude.

J'étais l'homme dans cette hutte. Pas la jeune fille courageuse. Celui qui officiait. Celui qui perpétuait.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Dans nos vies antérieures, nous ne sommes pas toujours la princesse ou le héros. L'âme apprend des deux côtés. Cet homme ne pensait peut-être pas mal, il accomplissait ce que sa tribu, sa culture, ses ancêtres lui avaient transmis comme une vérité, un rite hérité plutôt qu'une cruauté choisie. Mais la vérité de l'âme, elle, ne se trompe pas.

À la désincarnation, il a dû revoir ce qu'il avait fait. Se retrouver face à chacune de ces jeunes filles, une à une peut-être, et porter enfin le poids de ce qu'il avait causé. Certaines âmes, tellement accablées par ce qu'elles ont accompli, errent un temps avant de pouvoir continuer leur chemin, jusqu'à ce que la confrontation à soi-même devienne, justement, le premier pas vers la réparation.

Et peut-être que cette vie-ci, soigner, tendre la main, œuvrer pour le mieux-être des autres, est la façon dont cette âme a choisi de répondre à ce qu'elle a porté là-bas, dans cette hutte de terre, sous un soleil sans pitié. Comme si, ayant blessé sans le vouloir vraiment, elle avait fait le serment silencieux de guérir, cette fois, celles et ceux qui souffrent.

Nous sommes tous, à un moment ou un autre, des deux côtés de la même blessure. Et c'est peut-être précisément pour cela que certaines mains, aujourd'hui, savent si bien apaiser ce qu'elles ont autrefois fait souffrir.

CHAPITRE 13 : LE PRINCE BANNI

2025 · Psychographie



Depuis la terrasse du palais, il observe le Nil couler en contrebas. La végétation luxuriante colonise les berges du fleuve, et l'on distingue, dans le feuillage, le passage discret des ibis sacrés, silhouettes blanches et noires, messagers du dieu Thot. Une peau de tigre est étendue sur le sol, là où il prend ses repas. Derrière lui, un homme de rang inférieur agite sans relâche une immense feuille en guise d'éventail.

Il s'ennuie. Ce palais isolé n'est pas un honneur, c'est une punition. Le sang royal qui coule dans ses veines l'a sauvé de l'exécution, mais pas de l'exil.

Tout a commencé par des rumeurs, puis par des disparitions. D'abord isolées, puis de plus en plus nombreuses, dans la ville dont il est originaire. De nouvelles croyances avaient émergé parmi certains cercles, sombres, dangereuses, mêlant sang humain et tracé des étoiles. Ces cérémonies, dit-on, pouvaient accorder un pouvoir immense... ou consumer l'esprit de ceux qui les pratiquaient jusqu'à la folie.

Lui n'organisait pas les enlèvements, il s'en tenait à distance, laissant ce sale travail à d'autres. Mais il passait commande. De la chair tendre, disait-il, comme on commande une denrée. Et il assistait aux offices, présent dans l'ombre pendant que le sang coulait sous les étoiles.

À force de constater les disparitions, le palais dut agir. Des gardes furent chargés de comprendre ce qui se tramait, et de faire cesser cela. L'enquête prit du temps, mais finit par porter ses fruits. Le sombre groupuscule fut découvert, démantelé, ses membres exécutés un à un.

Tous, sauf lui.

Son sang royal l'a soustrait à la lame du bourreau. À la place : cet exil doré, ce palais confortable au bord du Nil, cette existence vide et sans but, rythmée par les cris lointains des ibis et le silence pesant de sa propre conscience.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce récit interroge une question ancienne et toujours actuelle : que devient la justice lorsque le sang, le rang, ou le pouvoir permettent d'échapper aux conséquences que d'autres ont payées de leur vie ?

Cet homme n'a pas versé le sang de ses propres mains. Il a commandé, il a observé, il a profité, dans le confort silencieux de la complicité. Sa punition n'est pas la mort, mais quelque chose de plus insidieux : l'ennui, l'isolement, le temps infini pour se souvenir de ce qu'il a permis.

Ce voyage rappelle que la complicité silencieuse porte son propre poids karmique, même lorsque la main reste propre.

CHAPITRE 14 : CE QUE LE CHEF SAVAIT

2024 · Afin de comprendre le lien avec ma mère



Le Pérou. La forêt haute, quelque part entre les Andes et l'Amazonie.

Une végétation d'une densité écrasante. Un village inca, ou ce qu'il en restait.

Des coups de feu. Les Conquistadors espagnols étaient arrivés. Le village brûlait derrière nous. Les survivants fuyaient.

Et lui, le chef.

Un homme debout au milieu du chaos, qui n'hésitait pas une seconde. Il était partout à la fois, en tête du groupe pour montrer le chemin, à l'arrière pour effacer les traces, au milieu pour porter la personne âgée, pour soutenir la jeune mère terrorisée, pour rassurer l'enfant qui pleurait. Il dirigeait, organisait, décidait. Sans jamais s'arrêter.

Moi, j'avais dix, quinze ans peut-être. J'étais son fils.

Et je me sentais invisible.

Je le regardais courir d'une personne à l'autre, et jamais, jamais un regard dans ma direction. Cette injustice sourde de l'adolescent qui veut être vu et ne comprend pas pourquoi il ne l'est pas.

La forêt devenait plus dense encore. Il fallait trouver le temple sacré. Le chef avançait sans hésiter, comme si la forêt lui parlait.

Et nous sommes arrivés. Le temple était là, enfoui sous la végétation. Intact. Silencieux.

Les premiers soins ont été faits aux blessés. Moi, je suis resté dehors, assis près du feu. Seul. Un peu à l'écart, comme souvent.

Et puis le chef est sorti du bâtiment. Il a traversé la nuit. Il est venu s'asseoir au coin du feu, en face de moi. Il m'avait cherché. Il savait où j'étais.

« *Et toi, fils. Comment vas-tu ?* »

Et là, quelque chose s'est ouvert en moi.

Il savait. Il avait toujours su. Il savait que je n'avais pas besoin d'être porté comme les autres. Ce n'était pas de l'indifférence, c'était de la confiance. La confiance silencieuse d'un chef qui connaît les siens mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Il s'était occupé des blessés, des apeurés, parce qu'eux en avaient besoin. Pas moi.

La honte est venue doucement, pas une honte cruelle, mais celle de comprendre trop tard. D'avoir passé des heures à me sentir oublié, mis de côté, alors qu'il m'avait simplement choisi pour être celui qui n'avait pas besoin d'être sauvé.

Il me connaissait. Il savait ce que j'étais capable de porter.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce récit parle d'une forme de confiance qui peut être confondue, longtemps, avec de l'indifférence. Certains parents, certains chefs, donnent le plus grand des cadeaux à ceux qu'ils aiment : la certitude silencieuse qu'ils n'ont pas besoin d'être portés, qu'ils sont assez forts pour tenir seuls pendant que l'attention se porte ailleurs, là où le besoin est réel.

Ce n'est pas un manque d'amour. C'est une façon d'aimer avec ce qu'on a, avec ce qu'on sait, avec ce qu'on a reçu soi-même. La reconnaissance vient parfois des années plus tard, au coin d'un feu, dans une question simple qui répare tout un silence.

CHAPITRE 15 : LES FRÈRES D'ARMES

2024 · Afin de comprendre le lien avec mon père



Le Japon. La nuit. Kyoto, peut-être, près du palais impérial.

Un ciel d'encre, troué d'étoiles. Le Shinkyō, le pont sacré, apparaissait dans cette obscurité comme une chose lumineuse.

Une vingtaine de bœufs avançaient d'un pas lent, tirant les charrettes impériales chargées de coffres précieux. Autour d'eux marchaient des gardes.

Deux d'entre eux se trouvaient à la partie gauche du convoi. Deux frères d'armes.

Ils n'étaient pas nés du même sang. Ni du même monde. L'un venait d'une famille noble. L'autre était arrivé là par la lame plutôt que par l'argent, un fils de famille modeste, reconnu pour sa bravoure. Dans un Japon où la naissance déterminait tout, c'était une exception rare.

Entre eux s'était forgée une amitié vraie. Deux corps différents, deux mondes différents, une seule et même loyauté.

Et puis elle est entrée dans leurs vies.

Une jeune femme de bonne famille. Elle se promenait parfois dans les jardins du palais, accompagnée d'une suivante discrète. En réalité, pour l'apercevoir, lui, le garde issu de la famille modeste.

Peu à peu, les jardins sont devenus leur territoire secret. Quelques mots échangés à voix basse, une main effleurée. Un amour naissant, fragile et interdit.

Car le giri, le devoir, avait déjà tout décidé. Un mariage avait été arrangé. Entre elle et le fils de la famille aisée, son frère d'armes.

Mais le ninjō, le sentiment humain, ne se commande pas.

Ce qui s'est passé cette nuit-là, je ne l'ai pas vu clairement. Seulement ressenti.

La jalousie, lente, puis soudaine, comme une vague. Quelque chose s'est brisé.

Comme possédé, il a agi. Dans la nuit. Sur lui. Son frère d'armes.

Le sabre a parlé.

Et puis le silence.

Il avait tué son frère d'armes. Pour une femme qu'il ne pouvait pas avoir.

Le remords est venu comme une lame à son tour.

Il n'y avait qu'une seule réponse que son honneur lui autorisait.

Il s'est tué. Non pas comme une fuite, mais comme la seule façon qu'il connaissait de répondre à l'irréparable.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce récit parle du gouffre qui peut s'ouvrir entre le devoir et le sentiment, entre ce que la société exige et ce que le cœur ne peut pas taire. Deux frères d'armes, unis par une loyauté plus forte que le sang, séparés par un amour qu'aucun des deux n'avait choisi de ressentir.

La jalousie n'a pas surgi du néant, elle est née de l'impuissance, de voir le destin trancher pour soi ce qu'on aurait voulu choisir. L'acte commis dans la nuit n'efface rien du lien qui existait avant lui ; il le brise, mais il ne le nie pas.

Ce que cette vie enseigne peut-être : certains liens, une fois rompus par nos propres mains, ne peuvent plus être réparés dans la même existence. Il reste alors la distance, non comme punition, mais comme la seule façon, pour deux âmes, de ne pas rejouer la même tragédie une seconde fois.

CHAPITRE 16 : LA CORVÉE D'EAU

2026 · Afin de comprendre une douleur physique et une colère



Il a douze, treize ans peut-être. Cheveux châtain clair, bouclés, effleurant les oreilles. Chaque jour, la même corvée : aller au puits, remplir le seau, apporter à boire aux hommes.

Ces hommes sont enfermés dans des pièges de bois, tête, mains et pieds coincés, immobilisés sous le soleil brûlant. Sur ordre, il doit leur donner à boire. Sans un mot. Sans s'attarder.

Chaque jour, il y va avec la même peur au ventre, le même dégoût face à ce qu'il voit, à ce que ses narines respirent malgré lui. Des gémissements. Des voix brisées qui l'appellent : « Hé, petit... » On lui a dit de ne jamais donner plus d'eau que le nécessaire, de ne jamais s'attarder près d'eux. Faire sa tâche, vite, partir, essayer d'oublier assez longtemps pour trouver le sommeil la nuit venue.

Certains jours, c'est lui qui remarque, le premier, qu'un homme ne respire plus.

Il n'a pas choisi cette vie. Désigné au hasard pour cette tâche, il sait que ce fardeau, aussi lourd soit-il, permet à sa mère de vivre un peu plus facilement, d'élever son petit frère et sa petite sœur. Leur père n'est plus, tué par jeu, par des hommes mauvais, comme si une vie ne valait rien.

Alors pourquoi tant d'injustice ? Pourquoi tant de violence ? La colère et l'incompréhension tournent sans cesse dans sa tête de garçon devenu trop vite adulte. Il sait, avec une certitude qui le ronge, que beaucoup de ces hommes enchaînés ne méritent pas une telle cruauté. Où est ce Dieu dont tout le monde parle sans jamais le voir agir ? Et surtout, ce constat qui grandit en lui, jour après jour : *ils sont plus nombreux qu'eux*.

Une idée germe. Se reconstruire, ensemble. Délivrer ces hommes. *Nous sommes plus forts, à plusieurs*.

Il en parle à sa mère, qui blêmit de peur et le supplie d'abandonner cette idée dangereuse. Il en parle, prudemment, autour de lui, pour sentir qui pourrait le suivre, qui pourrait comprendre. Il commence, discrètement, à donner un peu plus d'eau, quelques mots de réconfort glissés entre deux gorgées. Ce n'est rien, et pourtant c'est immense pour lui. À l'intérieur, la révolte gronde, de plus en plus fort.

Puis un jour, alors qu'il veille sur son frère et sa sœur, la porte s'ouvre brutalement. Des hommes entrent. Les enfants hurlent de terreur. Lui est soulevé du sol, plaqué contre le mur par la gorge, frappé.

« Que crois-tu, vermine ? Tu penses pouvoir changer ça ? Regarde-les, ces enfants apeurés, ils nous craignent. C'est par la peur qu'on maîtrise les vermines comme toi. »

On l'attrape par les cheveux, on le traîne hors de la maison. « Dis au revoir à ta famille. Ta mère se débrouillera sans toi. »

Traîné au sol, le dos, les jambes, les cheveux en feu de douleur, il tente vainement de se relever. Il reconnaît, avant même de le voir, le bruit du bois qu'on soulève. Sa propre prison, maintenant. On le place. Le bois retombe sur lui.

La colère se mêle à la peur, ces adultes qui l'ont dénoncé, qui ont trahi son secret. Le froid, la faim, la douleur. Il ne compte plus les jours. Ses pensées s'effilochent : que deviennent sa mère, son frère, sa sœur, sans lui ?

Un jour, il entend un pas approcher, le bruit d'un seau, d'une louche contre le bois. C'est elle. Sa mère. Mais elle ne peut rien faire, rien que le regarder, impuissante, à travers les planches.

Il meurt de ses blessures, peu après. Mais ce n'est pas la douleur physique qui l'emporte le plus fort en lui, dans ces derniers instants. C'est la solitude. L'incompréhension. La colère de n'avoir pas eu le temps de changer quoi que ce soit.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce garçon n'a pas échoué. Il a fait ce qu'aucun enfant ne devrait avoir à faire : porter, seul, le poids d'une injustice bien plus grande que lui, et choisir malgré tout la compassion, un peu d'eau en trop, un mot de réconfort, là où on lui demandait l'indifférence. Sa révolte n'était pas de la naïveté. C'était du courage, à l'état pur, dans un corps trop jeune pour la violence du monde qui l'entourait.

Ce que cette vie enseigne aujourd'hui, peut-être : la révolte silencieuse contre l'injustice n'est jamais vaine, même lorsqu'elle ne change rien dans l'instant.

CHAPITRE 17 : L'ENVOL

Afin de comprendre le lien entre une mère et son adolescente



L'Afrique du Sud. 1950.

Une ville. Des rues qui auraient dû être vivantes et qui ne l'étaient plus. Un silence pesant. Ce silence qui n'est pas l'absence de bruit mais la présence de la peur.

C'était l'époque de l'apartheid à son apogée. Être noir en ville sans le bon papier, c'était risquer l'arrestation, la déportation, la disparition.

Les parents avaient disparu du jour au lendemain. Une nuit, ils étaient là, le matin, plus rien.

Il restait les deux enfants.

Elle avait huit ans. Peau noire, yeux vifs, une énergie qui débordait de partout.

Lui avait une vingtaine d'années. Son grand frère. Le seul qui restait.

Ils vivaient cachés dans une seule pièce. Chaque sortie était un danger.

Le grand frère faisait ce qu'il pouvait. Il était ferme. Autoritaire. Pas par cruauté, mais par peur. Elle était tout ce qui lui restait. Alors il serrait. Il enfermait. Il protégeait à sa façon, la seule que la terreur lui laissait.

Reste ici. Ne bouge pas. Ne fais pas de bruit. Je t'en supplie.

Mais elle avait huit ans. Et huit ans, ça ressent l'enfermement comme une injustice.

Les disputes entre eux s'étaient multipliées. Deux êtres qui s'aimaient profondément, pris dans une spirale que ni l'un ni l'autre ne savait comment briser.

Ce jour-là, elle est sortie quand même.

La porte s'est ouverte. Elle a couru, cette course d'enfant qui ne calcule pas.

Un coup de feu.

Elle est tombée sur le sol de la rue, sans vie.

Le grand frère a entendu le coup de feu. Il est sorti en courant et il a vu son petit corps sur le sol. Immobile. Ce corps qu'il avait protégé de toutes ses forces, au prix de toute cette sévérité, de tout cet amour maladroit et désespéré.

Un deuxième coup de feu.

Le grand frère est tombé à son tour. Parti de l'autre côté. Rejoindre ce qu'il avait perdu.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

La petite fille qui étouffait. Qui aimait son grand frère mais ne supportait plus l'enfermement. Qui s'est rebellée, pas par méchanceté, mais parce que l'âme a besoin d'air pour exister.

Le grand frère qui aimait si fort qu'il serrait trop. Qui confondait protection et contrôle parce que la peur ne laisse pas toujours le choix des moyens. Qui a perdu ce qu'il voulait garder à force de trop vouloir le garder.

Ce ne sont pas des rôles choisis. Ce sont des mémoires d'âme. Et les mémoires d'âme ne demandent pas à être rejouées à l'identique. Elles demandent simplement à être reconnues, pour qu'une respiration puisse enfin s'installer là où il n'y en avait plus.

L'enfant qui a couru vers la lumière n'avait pas tort de vouloir de l'air. Le grand frère qui l'a pleurée n'avait pas tort de vouloir la protéger. Ils avaient tous les deux raison. Et peut-être que c'est suffisant pour respirer.

CHAPITRE 18 : ETVA

2024 · *Un voyage venu de lui-même*



Ce voyage, je ne l'ai pas demandé.

Je venais de terminer le premier récit pour mon amie (chapitre 6). Et sans transition, sans intention, sans question posée, les images sont revenues. Différentes. Contemporaines. Troublantes.

Comme si quelque chose voulait être vu.

Amérique du Nord. De nos jours.

Un bâtiment abandonné. L'obscurité, l'odeur du béton froid et de la rouille. Un escalier métallique dont chaque marche résonne dans le silence, mais elle ne fait aucun bruit. Ses pieds connaissent cet escalier. Savent où poser, comment éviter le métal qui grince.

Une femme. Cheveux mi-longs, châtain clair. Une trentaine d'années, peut-être trente-cinq. Un visage ordinaire, celui qu'on oublie dans une foule, celui qu'on ne remarque pas dans un couloir. C'est voulu. Tout en elle est voulu.

Elle monte.

Silencieuse. Précise. Concentrée comme quelqu'un qui a fait ça des centaines de fois.

Elle va chercher ses ordres.

Son nom de code est Etva.

Son vrai prénom, celui qu'elle cherche à retrouver sans savoir qu'elle le cherche, c'est Eva. En hébreu ancien, Eva signifie "vivante". "Source de vie". L'ironie de cela, elle ne la connaît pas encore.

Elle récupère le document dans sa cache habituelle. Elle l'ouvre.

Une nouvelle cible. Une famille.

Un couple, la quarantaine. Deux enfants, huit ans et dix ans. Des banquiers. De l'argent sale, des détournements, des placements dans l'ombre, des liens avec d'autres familles puissantes. L'organisation a décidé qu'ils seraient un exemple. Un message envoyé à ceux qui pensaient être intouchables.

La prise aura lieu dans deux heures. Un anniversaire. La famille sera réunie.

Etva lit. Analyse. Calcule.

Et puis, une fraction de seconde, un sourire. Elle se demande si elle fait exploser la voiture avant ou après l'anniversaire.

La fraction de seconde passe. L'expression sérieuse reprend sa place, comme un masque qu'on repose.

Elle sait ce qu'elle a à faire.

Mais avant l'action, les images reculent.

Je vois le commencement.

Un bébé. Abandonné. On ne sait pas par qui, on ne sait pas pourquoi.

Adoptée à cinq ans par une famille bien sous tout rapport, propre, ordonnée, respectable. Une famille choisie par l'organisation pour élever ce qu'ils appelaient déjà un actif.

Dès cinq ans, la petite Eva, devenue Etva dans leurs fichiers, a commencé sa formation. Sous hypnose d'abord, légère, progressive. Des suggestions glissées dans son sommeil. Des réflexes installés dans son corps avant même qu'elle comprenne ce qu'était un réflexe.

Chaque été, des camps. Des "colonies de vacances" comme toutes les autres en apparence, jeux, nature, camaraderie. En réalité, formation continue. Techniques de déplacement, mémorisation, résistance physique, contrôle émotionnel. Elle revenait bronzée et souriante. Ses parents adoptifs posaient des questions. Elle répondait avec des anecdotes de veillées et de chansons.

Elle n'inventait pas. Elle s'en souvenait vraiment. L'hypnose faisait le reste.

En apparence : une femme employée à temps partiel, avec différentes activités. Yoga. Course à pied. Musique. Une vie légère, sans aspérités, sans mystère.

En réalité : Etva.

Elle avait trente ans quand quelque chose a commencé à se fissurer.

Pas un événement précis. Plutôt une accumulation, de petites choses qui ne collaient pas. Des trous dans sa mémoire dont elle ne s'expliquait pas l'origine. Des réflexes qu'elle ne comprenait pas, pourquoi toujours s'asseoir dos au mur dans un restaurant ? Pourquoi scanner automatiquement les sorties de chaque pièce ?

Elle a commencé à sortir de ses hypnoses, brièvement d'abord, comme des fenêtres qui s'ouvrent une seconde avant de se refermer. Elle entrevoyait quelque chose. Une autre dimension de sa vie. Une autre elle, qui existait en parallèle, en subtil, sans qu'elle puisse encore lui donner un nom.

Est-elle folle ? Est-elle la seule dans ce cas ?

Elle a commencé à observer. Ses collègues. Ses amis. Elle cherchait des signes, des regards trop neutres, des réponses trop calibrées, des coïncidences trop nombreuses.

Mais les pièces du puzzle continuaient de s'assembler.

Qu'est-ce que ma vie à moi ? Où est Eva dans tout ça ?

L'éveil a un prix.

Elle est devenue molle. Triste. Accablée. Les matins impossibles, le corps qui refuse de se lever, la tête qui tourne en boucle. Elle ne retournait plus au travail. Plus aux activités.

Elle restait chez elle. Distante. Absente. Les yeux dans le vide.

L'organisation voyait.

L'organisation voit toujours.

On a toqué à la porte de son appartement.

Une clé a tourné dans la serrure.

La porte s'est ouverte sur une équipe médicale. Des pompiers. Des visages bienveillants, des voix douces et rassurantes.

« Un gentil voisin s'inquiétait. » « Ils vont arriver, tout va bien madame, on s'occupe de vous. »

Etva les a regardés entrer.

Et dans ce regard, une fraction de seconde, la même que celle du sourire avant la mission, quelque chose a traversé ses yeux.

Elle savait.

La porte s'est refermée derrière eux.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Peut-être que les Akashiques n'avaient pas montré une vie passée cette fois-ci.

Peut-être qu'ils avaient montré quelque chose de plus universel, une métaphore pour toutes ces femmes qui vivent sur plusieurs registres à la fois, sans toujours savoir comment les réconcilier. Celles qui donnent, servent, accomplissent, et qui cherchent, quelque part entre deux missions, où elles ont posé leur propre vie.

Qui sommes-nous vraiment, derrière les rôles qu'on nous a donnés ? Où finit la mission et où commence la vie ? Et si l'éveil, ce moment où on commence à voir, était le début de tout, même quand il fait mal ?

Eva signifie "vivante". Peut-être qu'Etva cherchait simplement à le redevenir.

CHAPITRE 19 : LE PETIT CHARMEUR

Voyage akashique pour Manée



Ce voyage, je l'ai fait pour comprendre.

On m'a demandé pour Manée, comme l'appellent certains de sa famille. Une femme d'une autonomie remarquable. Maman solo de deux enfants, elle avait tout porté seule, toujours.

Et maintenant, l'Alzheimer. La mémoire qui s'efface. Le regard qui ne reconnaît plus. Manée à l'EHPAD, présente en corps, absente en âme.

Son enfant fait son deuil de son vivant.

J'ai fermé les yeux et j'ai cherché une réponse pour eux.

Paris. 1920.

Pas le Paris des années folles qu'on imagine. Un autre Paris. Celui des coulisses, des odeurs de sciure et de crottin, des tentes rapiécées et des rires forcés. Un cirque quelque part dans la ville, avec ses paillettes qui cachent mal la misère de ceux qui font le spectacle.

Un garçon.

Une dizaine d'années. Le regard sérieux, trop sérieux pour son âge. Ce regard qu'ont les enfants qui n'ont pas eu le droit d'être vraiment enfants.

Il est indien. Venu de loin, du Rajasthan peut-être, cette région du nord de l'Inde où les familles de charmeurs de serpents transmettent leur art de père en fils depuis des siècles. Il a été vendu, ou confié, le mot ne change pas grand-chose quand on a dix ans et qu'on se retrouve seul à Paris.

Son talent, c'était le serpent.

Un cobra aux reflets jaune-vert, un animal magnifique, hypnotique, qui ondulait au son du pung, sa petite flûte de roseau. Le garçon jouait, le cobra dansait. Le public applaudissait. Et lui recommençait.

Mais le cobra est mort.

Le froid parisien a eu raison de lui. Un reptile tropical ne survit pas à Paris en hiver. Le cobra est mort, et avec lui, le seul être vivant que le garçon pouvait appeler le sien.

Sa dette envers le cirque a doublé. Il devait se racheter.

Alors il a travaillé. Le vélo, la piste à entretenir, les animaux à nourrir, les repas à préparer. Tout et n'importe quoi, sans se plaindre, sans demander.

Il regardait parfois les familles riches dans les gradins. Les enfants qui riaient. Des enfants qui avaient le droit d'être des enfants.

Ce n'était pas son monde.

Il est tombé malade.

La fièvre d'abord, légère, puis de plus en plus forte. La tête qui faisait mal. Les pensées qui se brouillaient. Les souvenirs qui se mélangeaient, le visage de sa mère, les rues de son village, l'odeur de la terre après la pluie en Inde.

Il délirait. Il appelait sa mère dans sa langue, des mots que personne autour de lui ne comprenait.

Il oubliait des choses. Son nom d'abord, celui qu'on lui avait donné ici, pas le sien. Puis d'autres choses. Les visages. L'ordre des tâches. Où il était.

Sa tête s'en allait avant lui.

Personne n'a appelé de médecin.

Il est mort dans son sommeil. Seul. La tête pleine d'images de chez lui qu'il ne reverrait jamais. En appelant une mère qui n'entendrait jamais.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Cette femme qui ne voulait pas être un poids, qui avait tout porté seule, toujours, parce que dépendre des autres était peut-être la chose qu'elle redoutait le plus. Et qui se retrouve aujourd'hui totalement dépendante.

La boucle est là. Un enfant qui travaillait jusqu'à l'épuisement pour ne pas être un fardeau, et qui perdait la tête dans ses dernières heures. Une femme qui avait tout fait pour ne jamais peser sur personne, et qui perd la mémoire dans ses dernières années.

L'âme répète ce qu'elle n'a pas encore compris. Peut-être que la leçon, cette fois-ci, est celle-là, apprendre à recevoir. Accepter d'être portée.

Ce n'est pas une punition. C'est une invitation.

Va, Manée. Tu as assez travaillé. Tu as assez porté. De l'autre côté, personne ne compte les dettes.

CHAPITRE 20 : LA VOIX PERDUE

Voyage akashique pour Manée



Ce deuxième voyage est arrivé le même jour que le premier.

Je n'avais pas demandé. Les images sont venues d'elles-mêmes, dans la foulée, comme si l'âme de Manée avait encore quelque chose à montrer.
(suite du chapitre 20)

Allemagne. Autour de 1820-1830.

Une scène en bois. Des chandelles. La salle pleine, ce public qui retient son souffle avant que la voix s'élève.

Une femme.

Une trentaine d'années. Blonde, cheveux bouclés, jolie d'une façon naturelle et lumineuse. Une robe bleu clair qui tombe avec élégance. Elle se tient au centre de la scène comme si elle y était née.

Elle chante seule. Toujours seule. Elle n'aime pas partager la scène, surtout pas avec d'autres femmes. L'attention doit être entière, pour elle seule. Ce regard du public posé sur elle, ces soins, ces attentions après le spectacle, c'est sa nourriture, son oxygène, ce qui la fait exister pleinement.

Elle est chanteuse lyrique. Son répertoire est vaste. Elle se produit à l'international, Allemagne, Suisse, France, Grande-Bretagne, États-Unis. Les frontières ne l'arrêtent pas.

Mais elle a un secret. Deux, en réalité.

Le premier, un homme. Grand, fin, brun, chapeau clair et costume à rayures verticales. Un chanteur américain, lui aussi professionnel. Ils se retrouvaient entre deux tournées, dans cette intimité discrète que seuls les artistes nomades savent construire.

Le second, un enfant. Cinq ans à peine. Son petit garçon, gardé à la maison, loin des scènes et des regards. Elle aimait revenir se cacher avec ses deux hommes, le grand et le petit.

Tout allait bien.

Et puis son fils est tombé malade.

Cinq ans. Ce petit corps qui faiblissait sans qu'on comprenne pourquoi, les médecins de l'époque ne pouvaient rien faire. Elle a regardé son enfant s'éteindre petit à petit, comme une bougie qu'on ne peut pas rallumer.

Il est parti avant Noël. La neige tombait dehors.

Quelque chose s'est brisé en elle ce jour-là. Quelque chose d'irréparable.

Elle a perdu la voix d'abord. Ces notes qui ne sortaient plus, cette gorge serrée qui refusait de s'ouvrir. Puis les mots, les textes appris par cœur depuis l'enfance qui disparaissaient comme de la fumée. Puis la musique, les mélodies, les harmonies, tout ce qui avait structuré sa vie entière.

Et puis le reste.

Sa vie. Ses souvenirs. Les visages. Les lieux. Elle oubliait tout, comme si la douleur de perdre son fils avait décidé d'effacer avec elle tout ce qui pouvait rappeler qu'on avait existé, qu'on avait aimé, qu'on avait chanté.

Elle ne pouvait plus s'occuper d'elle-même.

On l'a hospitalisée.

Elle a vécu jusqu'à quatre-vingt-six ans dans cette structure médicale.

Et lui, le grand, le fin, le brun au chapeau clair, n'a pas refait sa vie. Il venait la voir chaque semaine. Semaine après semaine, année après année. Assis

à côté d'elle, tenant peut-être sa main, parlant à quelqu'un qui ne le reconnaissait plus.

Cette fidélité-là, silencieuse, obstinée, sans récompense, est peut-être la chose la plus belle et la plus déchirante de tout ce voyage.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Très seule, Manée. Pas de copine, pas de copain. Une vie construite dans la solitude. Et deux de ses proches qui viennent la voir chaque semaine, qui font leur deuil de son vivant, qui restent présents auprès de quelqu'un qui n'est plus vraiment là.

Comme le grand homme brun au chapeau clair, il y a deux siècles.

Je n'ai pas de réponse pour Manée. Je n'ai pas de solution. Je peux juste voir, et dire ce que j'ai vu.

Va, Manée. Cette fois-ci aussi, quelqu'un vient te voir chaque semaine. Deux fidélités qui se répondent à travers le temps. Tu n'es pas seule.

CHAPITRE 21 : L'INTOUCHABLE

2024 · Voyage pour une amie



Ce voyage aussi, je l'ai fait pour quelqu'un d'autre.

Une amie qui portait des douleurs, dans cette zone du corps que les médecins avaient examinée, retournée, scrutée sans jamais rien trouver. Aucune explication médicale.

Alors j'ai cherché ailleurs.

Pérou. Cuzco. L'empire Inca, avant la chute.

Ici, c'est la pierre, l'altitude, l'air sec et lumineux des Andes. Et au cœur de tout cela, le Coricancha. Le temple du Soleil.

Une femme.

Une trentaine d'années. Peau mate, cheveux bruns, fine et belle. À ses oreilles et à son cou, des bijoux dorés qui ne sont pas des ornements de femme ordinaire. Ils disent son rang.

Elle s'appelle Mamacona. Vierge du Soleil. Femme choisie.

Elle aide les jeunes filles à se préparer.

Elles sont plusieurs ce soir, adolescentes pour la plupart. On les a lavées, parfumées, habillées de blanc.

Elles sont terrifiées.

Elles savent ce qui les attend. Tout le monde sait, dans l'empire, ce que signifie être choisie pour le dieu Soleil Inti. C'est un honneur. C'est une mort.

La Mamacona les console. À sa façon.

« C'est une chance. Vous allez vous offrir à Inti. »

Et elle, la Mamacona, accomplit ce qu'on lui demande d'accomplir. Ce geste précis, délicat, chargé d'une dignité froide qu'elle a mis des années à construire pour ne pas s'effondrer à chaque fois.

Elle est intouchable.

Pas au sens affectueux du terme, au sens littéral. On ne la touche pas. On ne s'approche pas. Les familles la respectent, la craignent, l'évitent.

Elle vit dans le luxe. Sauf l'essentiel.

Elle n'est pas mère. Elle ne peut pas l'être. Personne ne la touche. Personne ne la regarde comme une femme.

Elle se sait belle. Encore jeune. Elle voudrait une histoire d'amour, des enfants, une vie ordinaire et bruyante comme celles qu'elle voit autour d'elle.

Elle n'en parle pas. On ne parle pas de ces choses-là.

Et puis un jour, les bateaux.

Des cris au loin. De la fumée. Les conquistadors espagnols de Francisco Pizarro remontaient depuis la côte Pacifique.

Ils arrivent.

Quelque chose s'est ouvert en elle ce jour-là.

Grâce aux prêtres, elle connaissait les temples cachés, les souterrains, les passages secrets que le peuple ordinaire ignorait. Et pour la première fois depuis des années, on avait besoin d'elle autrement que pour vérifier une virginité.

Les familles qui l'évitaient se sont approchées d'elle. Les mères qui baissaient les yeux à son passage ont cherché ses mains.

Elle a guidé les femmes, les enfants, les vieux. Elle les a rassurés. Elle a tenu des mains pour la première fois. Elle a entendu des "merci" qui venaient du ventre, pas de la politesse.

Les bateaux sont repartis. Pour l'instant. Au village, la vue était terrible.

Et dans le cœur de la Mamacona, une question qui ne voulait plus se taire.

Les dieux n'ont pas empêché cela. Pourquoi ces offrandes, alors ? Pourquoi ces jeunes filles données, ces vies sacrifiées, si les dieux laissaient quand même les conquistadors arriver ?

Elle ne participera plus à cela.

Pas de révolte spectaculaire. Juste une décision, posée doucement au fond d'elle comme une pierre qu'on pose au sol.

Elle veut de la vie en elle. Autour d'elle.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce corps qui souffre dans sa zone la plus intime, là où se logent la fertilité, la féminité, la capacité à recevoir et à donner la vie. Là où une Mamacona a passé des années à toucher les autres sans jamais être touchée.

Peut-être que la blessure est plus ancienne que cette vie-ci.

Ce que l'âme n'a pas pu vivre, le corps le garde. Parfois pendant plusieurs vies. Jusqu'à ce qu'on le voie enfin.

CHAPITRE 22 : ACHILLE

Lecture akashique



Un homme pleure, abandonné par son maître. Il porte en lui une sensation de trahison, celle de ne pas pouvoir avancer sans lui. Il est seul, sans sa lumière.

Retour dans le passé. On distingue un château, entouré d'eau et de forêts, comme enchanté. Un jeune enfant sort de la forêt. Il est parti chercher du bois. Il aime s'asseoir ici et observer, imaginer comment se vit la vie à l'intérieur de ce château.

Il retourne ramasser du bois, trouver de quoi se nourrir. Faire l'aumône, parfois. On le traite méchamment. On le frappe.

Crac ! Deux chevaux montés de leurs cavaliers. Un jeune garçon, presque de son âge, et un adulte qui l'appelle « jeune Maître ». Celui-ci le regarde avec méfiance et condescendance.

L'adulte commence à le houspiller, à lui dire de quitter ces lieux, cette vermine qui peut transmettre des maladies.

Le jeune maître est curieux de le voir. Il arrête les mots de cet adulte : « *Laisse-le, il ne fait rien de mal, comme ça.* »

« *Achille*. » Il entend son nom. Il accourt. Le couple qu'il n'appelle ni maman ni papa tient une bourse dans leurs mains, et lui dit de suivre son nouveau maître dorénavant. Sans un au revoir, il les suit.

On l'emmène à l'écurie. Un bain ? Se laver ? Jamais lavé. On coupe ses cheveux, apparemment habités. On lui donne des vêtements propres et beaux.

Le maître explique qu'il a perdu sa femme, qu'il a un seul fils, Arthur, qui veut faire de lui son camarade.

Une nouvelle vie commence. Tout apprendre : se tenir à table, l'hygiène de vie, la posture, le langage. Apprendre à écrire, à lire. Monter à cheval, l'art de la chasse et de la chevalerie.

Arthur suit les pas de son père dans la bienveillance. Il écrit ses idées, ses rêves d'un monde meilleur, dans un livre.

Achille, lui, n'a pas d'idées. Il aime les trésors. On lui demande le livre d'Arthur, contre un trésor si énorme qu'il ne peut même pas l'imaginer.

Ce rêve de trésor inconnu est tellement tentant. Il récupère le livre facilement. Il donne le livre en attendant son trésor.

Et là, on l'attrape. On crie à la haute trahison. On le jette avec les cochons.

Arthur arrive, armé, le visage empreint de dégoût. Ses chevaliers avaient imaginé tout cela pour le piéger. *Ne faire confiance à personne*.

Arthur reprend son livre. Il lui jette un dernier regard haineux. Et s'en va. Il ne reviendra jamais.

Il pleure sur sa vie, sur ce qu'il a détruit par son égoïsme. Et comme les cochons ont faim, il sera leur repas.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Ce récit parle d'une chute vertigineuse, celle d'un être qui a tout reçu et qui a tout perdu pour un désir passager, un manque intérieur jamais nommé.

Ce n'est jamais le destin qui punit, c'est souvent nous-mêmes, à travers la honte et le regret, qui achevons ce que nos actes ont commencé.

Ce que cette vie enseigne aujourd'hui : la confiance reçue est un trésor plus précieux que n'importe quel coffre, et il n'est jamais trop tard pour se pardonner ce que l'on n'a pas su honorer autrefois.

CHAPITRE 23 : LA CAPITAINE

Voyage akashique personnel



Le village vit dans la peinture blanche et la peau sombre, dans les cheveux courts et les regards graves des adultes. Les enfants, eux, ignorent tout du poids qui pèse sur les épaules des aînés.

Un jeune guerrier, lui, sait déjà. Il s'éloigne du village vers l'inquiétude, son fidèle compagnon à ses côtés : un jeune léopard, qui porte encore, à l'arrière du cou, le duvet tendre de son jeune âge.

Au large, un navire jette l'ancre sur une terre qui semble inhabitée. Une femme en descend la première, pantalon sombre, tissu rouge noué dans ses cheveux, boucles d'oreilles dorées, une épée à la ceinture qui n'est pas décorative. Elle commande avec fermeté, avec sagesse, avec une empathie rare. Son équipage l'aime, vraiment, profondément.

Ils portent un secret enfoui : un magot, caché, précieux, dangereux à posséder. Ils sont traqués.

Un groupe part en éclaireur. Il faut faire vite, l'eau, un ruisseau. Puis une cache, une grotte que la nature dissimule. Retour au navire.

Mais le temps a manqué. Cinq navires apparaissent à l'horizon.

La chef ordonne la diversion. Trop tard. Ils se rapprochent. Les tirs éclatent. L'abordage commence.

La bataille sur le pont est brutale, rapide. Le plan, brûlé dans la confusion, ne servira à rien. Les hommes de la capitaine forment un mur autour d'elle, épées levées contre l'ennemi qui monte. En vain.

La défaite s'installe, inévitable.

Son second connaît le sort réservé aux femmes capturées. Il ne peut pas l'imaginer devenir cela. Alors, dans un geste d'amour absolu et terrible, il lève sa lame vers elle avant que l'ennemi ne le fasse.

Elle le regarde, surprise, l'instant avant que tout s'éteigne. Il reçoit, à son tour, l'épée qui met fin à sa propre vie.

Depuis la végétation, le jeune guerrier a tout regardé. Le spectacle, la violence, l'amour dans la mort. Rien ne lui a échappé.

Il efface les traces de pas sur le sable, doucement, méthodiquement. La mer, elle aussi, fait son œuvre.

Une chose est certaine désormais : d'autres comme ces envahisseurs existent. Le village devra se préparer, se protéger. Une quiétude vient de se terminer.

Seuls les enfants, encore, gardent leur légèreté, ignorant que le monde vient de changer.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Deux êtres, deux vies, un même instant. Ce n'est pas un hasard si ce voyage a révélé les deux figures avec autant de clarté.

Le jeune guerrier ne fait rien pour empêcher la tragédie, il ne le peut pas. Mais il fait ce qui compte : il témoigne, il protège la mémoire, il reste discret face à ce qui le dépasse.

Ce que cette vie a peut-être laissé en héritage : la fatigue ressentie aujourd'hui n'est pas un signe de faiblesse, mais l'écho d'une vigilance ancienne, celle d'avoir déjà veillé, déjà protégé, déjà porté le poids de voir ce que d'autres ne voient pas.

CHAPITRE 24 : LE DERNIER JE T'AIME

Afin de comprendre une sensation d'étouffement



Dans ce voyage, S. est une magnifique femme d'une trentaine d'années. Brune, cheveux bouclés, longs, yeux marron, teint clair. Elle porte un chapeau très classe sur ses belles boucles attachées. Elle porte une robe marine avec un gilet beige.

Elle se trouve sur un quai d'embarcation. Un énorme bateau prépare ses derniers travaux avant de faire monter l'équipage, puis les voyageurs. Au loin, elle observe son époux qui supervise tout cela.

Elle aussi prépare son voyage. C'est la première fois qu'elle accompagne son mari, avec leurs quatre enfants : une fille aînée de quatorze ans, un garçon de douze ans, un autre de huit ans, et le dernier de trois ans.

Tout le monde est installé. L'ancre est levée.

Il a une cinquantaine d'années, les cheveux et la barbe poivre et sel. Il est l'homme rêvé pour elle : présent, rassurant, aux petits soins, tendre, joueur avec les enfants. Ils sont fous d'amour l'un pour l'autre, même après quinze ans ensemble.

Cette nuit-là, une complication survient. Le navire a heurté quelque chose qui met le voyage en péril. Le bateau est abîmé, et rapidement, le chaos s'installe. Il faut rassembler les enfants, retrouver son époux, être présente pour les autres passagers.

L'équipage vient la voir et, sur ordre de son mari, lui demande de prendre ses enfants et de se mettre en sécurité. Elle ne peut ni abandonner son mari, ni partir sans aider ceux qui l'entourent.

Son aînée veut l'accompagner. Elles partent ensemble à la rencontre des personnes vulnérables.

Un craquement grave monte du fond du navire. Le bateau penche, de plus en plus.

Elle retrouve les garçons et la nourrice sur une petite embarcation. Elle y place sa fille et, dans un dernier geste, retourne sur le navire.

Elle repart. S'ils doivent mourir, ce sera en tenant la main de son époux.

Elle le retrouve à son poste, seul. Ensemble, ils décident d'aider jusqu'à la fin.

Ils montent enfin, à leur tour, en dernier. Mais un craquement sonore, lourd, retentit. Le navire commence à chavirer d'un coup, provoquant une vague énorme qui secoue violemment leur embarcation, elle tremble, se retourne, jetant tout le monde à l'eau.

L'eau est si froide, si sombre. Ils s'appellent. Ils se disent : *je t'aime*.

Il se noie à quelques mètres d'elle, au-delà. Sans se voir. Sans se tenir la main.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Cette vie s'est achevée dans l'eau glacée, séparée de l'être aimé à quelques mètres à peine, assez proche pour entendre son "je t'aime", trop loin pour tenir sa main.

Mais regarde ce que cette femme a choisi, encore et encore, dans les dernières heures : elle est retournée. Elle a choisi l'amour plutôt que la sécurité. Son dernier acte ne fut pas un abandon, mais un accomplissement total de qui elle était : mère, épouse, femme entière jusqu'au bout.

La tristesse insurmontable n'est pas une punition. C'est la mémoire d'un amour si grand qu'il a survécu à la mort elle-même.

CHAPITRE 25 : LES BÛCHERS DE L'HIVER

Afin de comprendre un lien d'une autre vie



L'hiver s'est installé, dur et blanc. Dans le wigwam de peaux de bêtes, un homme se prépare, coiffe ornée de cornes de bison. Il part chercher des remèdes, mais la neige a tout recouvert.

La tribu tombe malade, un membre après l'autre. Une épidémie s'est glissée parmi eux.

Craignant pour les siens, l'homme a construit une cabane à l'écart, près de la rivière.

Leurs deux enfants tombent malades, le garçon, cinq ou six ans ; la fille, neuf ou dix ans. Leur garçon s'éteint le premier, ce soir-là. Leur fille les rejoint la même nuit.

Au matin, ils portent leurs enfants au bûcher.

Je n'ai pas été touchée par le mal. Mais je ne voulais plus vivre. Je voulais rejoindre nos enfants. Mon corps s'affaiblissait de lui-même, et je ne voulais pas que tu voies cela. Je t'ai dit que j'allais aider les autres familles, et je suis partie, pour de bon.

Toi, tu es resté au village. Tu as continué à chercher l'eau, les remèdes, à t'occuper des bûchers pour les autres. Tu avais besoin de cela, pour ne penser à rien, pour tenir.

Lors d'une chasse, un grizzly t'a attaqué. Une longue agonie, avant que tout s'arrête enfin.

Puis tu t'es désincarné, et tu nous as retrouvées, de l'autre côté. Nos retrouvailles étaient d'une beauté indicible.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

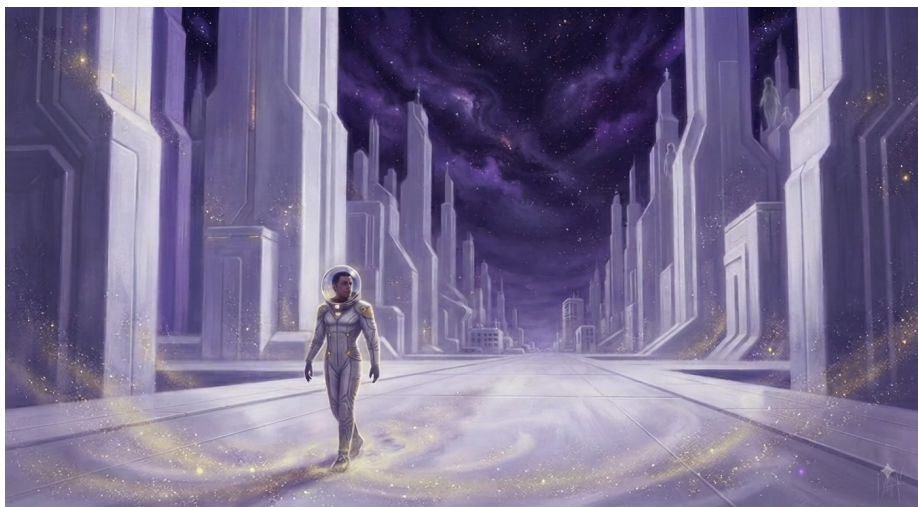
La mère n'a pas succombé à la maladie, elle a choisi, dans le silence de son cœur brisé, de suivre ses enfants plutôt que de continuer sans eux. Ce n'est pas une fuite, mais une preuve d'amour d'une intensité rare.

Et lui, resté seul au village, portant le deuil de trois êtres aimés à la fois, a choisi le service plutôt que l'effondrement.

Cette histoire ne s'arrête pas dans la douleur. Elle s'achève dans la lumière des retrouvailles, la preuve que même les séparations les plus déchirantes ne sont jamais définitives.

CHAPITRE 26 : LE COLLECTEUR

2025 · Voyage akashique



Il faut un casque à oxygène pour respirer ici. Une ville futuriste, galactique, et pourtant totalement dépourvue de vie.

En s'élevant vers les hauteurs de la cité, un malaise grandit. Une voix, presque perceptible : « *Ne venez pas. Quittez cet endroit.* »

Un couloir sombre s'ouvre, et au loin, une lumière. Un homme se tient là, de haute taille, barbu, un sceptre à la main.

« *Bienvenue dans mon royaume. Je vous attendais. Je suis le Collecteur. Ici, les âmes perdues sont attirées vers la lumière, comme des moucheron, et restent ensuite avec moi. Ad aeternam.* »

Comment délivrer ces âmes captives sans provoquer la colère de celui qui les retient ? Une idée se forme : proposer une alternative au Collecteur lui-même, car en réalité, il est seul.

Il accepte de jouer le jeu. Mais refusant de perdre ce qu'il a amassé, le Collecteur choisit de faire exploser la ville entière, pensant garder les âmes prisonnières avec lui.

Mais c'est l'inverse qui se produit. Libérées, les âmes s'élèvent enfin, reprenant leur course, leur évolution.

Le Collecteur ouvre enfin les yeux sur ce qu'il a fait. Il s'excuse. Il souhaite, désormais, œuvrer pour le bien.

Certaines des âmes qu'il a détenues se reconnaissent aujourd'hui. Certaines choisissent d'évoluer à ses côtés, dans le pardon.



✦ NOTE DE L'ÂME ✦

Le Collecteur n'était pas né cruel, il était seul. Et dans cette solitude infinie, il a confondu possession et compagnie, contrôle et connexion.

La véritable libération, la sienne autant que celle des âmes captives, est venue d'une offre authentique : lui montrer qu'il existait autre chose que la collection. Et lorsqu'il a fini par ouvrir les yeux, même après avoir tout détruit dans un dernier réflexe de peur, la rédemption est restée possible. Le pardon n'a pas de date d'expiration.

ÉPILOGUE

Vous voilà arrivé·e au bout de ce premier recueil.

Vingt-six vies, vingt-six mémoires, vingt-six fragments d'âme qui ont traversé le temps pour se rappeler à nous. Certaines vous ont peut-être ému·e, bouleversé·e. D'autres résonnent encore, quelque part, sans que vous sachiez tout à fait pourquoi.

Il y a une chose que je voudrais que vous reteniez de ce voyage à travers ces vingt-six vies : nous ne sommes pas toujours la princesse ou le héros. Dans "L'Autre Côté du Rite", j'ai dû accepter d'avoir été, dans une existence passée, celui qui faisait souffrir plutôt que celle qui portait la douleur. Ce n'était pas facile à écrire. Ce n'était pas facile à publier.

Mais c'est peut-être le message le plus important de tout ce livre : l'âme apprend des deux côtés. Celui qui a fait le mal dans une vie peut devenir celui qui répare dans la suivante. Ce n'est jamais un jugement sur qui nous sommes aujourd'hui, c'est une clé de compréhension. Souvent, c'est précisément parce que nous avons porté un rôle difficile que nous ressentons, aujourd'hui, une telle empathie pour la douleur des autres.

La désincarnation, elle aussi, est un moment de vérité. On revoit ce qu'on a fait. On croise peut-être à nouveau les âmes qu'on a blessées. Et certaines âmes, tellement accablées par ce qu'elles ont accompli, errent un temps avant de pouvoir continuer leur chemin, jusqu'à ce que la confrontation à soi-même devienne, enfin, le premier pas vers la réparation.

C'est ça, la vraie leçon de ces vingt-six vies : l'âme ne se perd jamais vraiment. Elle apprend. Toujours.

Ce recueil n'est qu'un début.

D'autres voyages m'attendent, d'autres vies à recevoir, d'autres mémoires à transcrire avec le plus d'honnêteté possible. Si ces pages vous ont touché·e, si une phrase, une image, une émotion a résonné en vous d'une façon que vous n'arrivez pas tout à fait à expliquer, c'est peut-être un signe. Ces recoupements-là ne sont jamais tout à fait un hasard.

Je continue d'accompagner celles et ceux qui souhaitent explorer leurs propres mémoires, par la médiumnité, le magnétisme, ou la lecture karmique de vies antérieures. Ce travail se fait aussi bien en cabinet qu'à distance, où que vous soyez : la connexion ne connaît pas les frontières géographiques.

Deux chemins s'offrent à vous. Je peux voyager pour vous, comme je l'ai fait pour la plupart des récits de ce recueil, et vous rapporter ce que je perçois. Ou je peux vous accompagner pour que vous voyagiez vous-même, en vous guidant dans un état second où votre propre inconscient choisit ce qu'il a besoin de montrer. Les deux approches ont leur puissance propre, et le choix dépend souvent de ce que vous cherchez : une réponse claire à une question précise, ou l'expérience directe et incarnée de votre propre mémoire.

Comprendre d'où viennent certaines douleurs, certains schémas qui se répètent, c'est souvent le premier pas vers la liberté.

Si vous sentez cet appel, vous savez où me trouver.

Merci d'avoir ouvert cette porte avec moi.

Avec tout mon cœur,

Elisabeth

POUR ALLER PLUS LOIN

Ce que l'Histoire en dit

Pour les lecteurs curieux, voici quelques recoupements historiques trouvés au fil de mes recherches, après chaque voyage. Ils ne prouvent rien, mais ils rassurent parfois ce mental qui rouspète.

Les Larmes d'une Terre : le pont de la rivière Kwai, à Kanchanaburi, a bien vu mourir des dizaines de milliers de prisonniers durant sa construction pendant la Seconde Guerre mondiale.

Le Cadeau du Ciel : la pêche sur glace, la chasse au phoque et la vénération d'esprits animaux comme le rapace sont des pratiques et croyances profondément documentées chez les peuples inuits et subarctiques.

Le Prince Banni : le sacrifice rituel de serviteurs a bien existé en Égypte durant la Première Dynastie, et des prêtres élitistes gardaient des connaissances religieuses secrètes influençant la royauté depuis l'ombre.

La Corvée d'Eau : le carcan et le pilori médiévaux, dispositifs en bois immobilisant tête, mains et parfois pieds, pouvaient être utilisés pour infliger une mort lente. Un cas documenté concerne même un jeune de quatorze ans exposé au pilori.

Etva : le programme MK-Ultra, mené par la CIA des années 1950 aux années 1970, a bien mené des expériences de contrôle mental, de conditionnement et d'hypnose sur des sujets, parfois dès l'enfance, dans un cadre d'espionnage. Une partie des archives a été détruite en 1973, mais des documents déclassifiés confirment l'ampleur du programme.

L'Intouchable : les vierges du soleil incas, ou Mamaconas, occupaient bien un statut sacré et intouchable dans l'empire inca, jusqu'à l'arrivée des conquistadors espagnols de Pizarro.

Libre : des femmes se déguisant en hommes pour vivre et travailler en mer sont documentées dans les archives maritimes, souvent motivées par le désir d'échapper à des rôles sociaux imposés, dont un mariage arrangé.

Les Bûchers de l'Hiver : les épidémies de variole introduites par les colons européens ont bien décimé des populations autochtones entières aux XVIIe et XVIIIe siècles, avec des taux de mortalité dépassant parfois 90 % dans certaines tribus.

La Capitaine : les femmes capitaines pirates noires sont quasiment absentes des registres historiques fiables, mais la légende de Black Caesar, un chef africain réduit en esclavage devenu pirate redouté dans les Caraïbes, réputé pour avoir caché son trésor sur plusieurs îles, est bien documentée.

Le Dernier Je t'aime : aucun naufrage du nom "Queen Elizabeth" en 1810 n'a pu être confirmé, mais le schéma du récit, une mère évacuant ses enfants avant de retourner vers son époux, correspond de très près aux récits authentiques du naufrage du Titanic en 1912.

Les autres récits de ce recueil s'appuient sur des contextes historiques plausibles, sans qu'une trace documentaire précise ait pu être retrouvée. Comme je le dis dans l'introduction : ce ne sont pas des vérités prouvables, ce sont des mémoires. À vous de sentir ce qui résonne.

ME CONTACTER

Site : elisabethsoinsguidances.fr

Cabinet : Propriano, Corse

Consultations en présentiel ou à distance, partout en France.

Je suis née médium, comme nous tous.

Vingt-six vies. Vingt-six mémoires d'âme, reçues en méditation, traversant les siècles et les continents, de la Thaïlande à l'Égypte ancienne, du Pérou inca à un château médiéval. Certaines sont les miennes. D'autres m'ont été confiées, avec confiance, par celles et ceux qui ont accepté de les partager.

Je ne vous demande pas d'y croire. Je vous demande juste d'ouvrir une porte, comme on entrouvre un livre qu'on ne connaît pas encore.

Pour donner les étoiles dans les yeux, se poser les bonnes questions, et ouvrir son champ des possibles.

Dans la vie de tous les jours :

S'amuser, être curieux.

Lire, apprendre, chercher, avancer, aimer.

C'est cela, nourrir son âme.

*Et c'est peut-être bien là l'essentiel
de notre expérience terrestre.*



Elisabeth Lailier

Médium et magnétiseuse